[Labiche de Reignefort] FRC.2
17231
Case
FRC
20129

RELATION

De ce qu'ont souffert pour la Religion les Prêtres français insermentés, déportés, en 1794, dans la rade de l'isle d'Aix, près Rochefort.

Propter te mortificamur totâ die; æstimati sumus sicut oves occisionis.

C'est pour vous, Seigneur, que nous sommes chaque jour livrés à la mort, et qu'on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie. *Ps.* 43, *v.* 22.

A PARIS,

Chez LE CLERE, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Martin, près celle aux Ours, N.os 254 et 89.

M. DCC. XCVI.
An IV de la République.

THE NEWBERRY LIBRARY

PRÉFACE.

DÉPORTÉ pour refus de serment, et jetté, avec près de quatre cens confesseurs de la foi, sur un vaisseau en rade près de l'isle d'Aix, je n'ai pas eu plutôt recouvré pleinement ma liberté, et tant soit peu rétabli mes forces épuisées, que, sans songer à revenir péniblement sur mes maux passés, encore moins à les apprendre au public, je me suis livré, avec l'ardeur d'un homme long-temps privé de ce qu'il estime le plus au monde, aux honorables fonctions de mon ministere. Je m'en occupois uniquement, quand, au bout de sept mois, j'ai perdu de nouveau cette liberté si douce, et dont une dure captivité m'avoit si bien fait sentir tout le prix. Je ne m'en plains point; je m'en félicite au contraire à quelques égards, et j'éprouve une secrete joie d'avoir derechef quelque chose à *souffrir pour le nom du Seigneur Jésus.* (Act. 5, 41.) Trop heureux s'il lui plaît me rengager dans la même carriere, qu'il ait daigné m'accorder quelques instans pour respirer et prendre haleine! Je ne cherche point non plus la cause premiere du retour si inattendu de la persécution, qui prive en un instant l'église de France de tous les secours qu'elle pouvoit attendre de ses plus fideles ministres. C'est sans doute nos nombreuses infidélités qui l'ont provoquée; c'est la criminelle indifférence des peuples pour une religion, que sa longue absence devoit, ce semble, leur rendre doublement chere; c'est que nous ne nous sommes pas assez humiliés devant la vérité combattue, persécutée et opprimée, et

pour laquelle seule nous devions vivre et mourir selon l'engagement de notre consécration. C'est par un retour sincere à cette vérité, aussi griévement offensée, que nous nous concilierons sa protection.

Cette fois pourtant, en perdant ma liberté, j'ai tâché de mettre ma vie et mes jours à couvert. A moins d'être un saint du premier ordre ou un insensé, on ne se laisse pas volontairement *déporter deux fois* en la vie; et l'on consent à périr sur un échafaud si le Ciel l'exige, plutôt qu'à retourner s'ensevelir tout vivant sur les vaisseaux de Rochefort.

Mais le moyen, dans ma retraite profonde et ignorée, de travailler au salut de mes freres, de mes malheureux freres, qui ont à-la-fois, et tant de besoins et si peu de secours? Prier beaucoup pour eux sans doute; mais ne pourrois-je m'acquitter d'un autre maniere envers eux? Le zele ne prend-il pas toutes les formes, ne tire-t-il pas avantage de tout?

Je me livrois, dans le silence de ma retraite, à ces réflexions que j'aime à rétracer naïvement par écrit, sans m'inquiéter comment elles seront accueillies dans le siecle de l'artifice et de la duplicité, quand une idée, que j'avois constamment écartée jusqu'à ce moment, pour me livrer à des occupations plus urgentes et plus utiles, s'est présentée de nouveau à mon esprit dépourvu d'aliment qui pût entretenir son activité naturelle. Faisons, me suis-je dit à moi-même, l'histoire exacte de ce qu'ont souffert, pour le maintien de la foi, tant de généreux confesseurs déportés sur les vaisseaux à Rochefort, à raison du refus de prêter le serment. Ce tableau bien

présenté, en même-temps qu'il consolera et ranimera tous les vrais catholiques qui le verront, et qu'il allégera peut-être les peines de nos confreres exilés, par le secret rapprochement qu'ils feront de nos maux avec les leurs, fera encore, je l'espere, rentrer en eux-mêmes tant de Chrétiens lâches ou apostats, qui, dans ces jours nébuleux, ont, ou témérairement exposé, ou totalement abandonné le précieux dépôt de la foi, qu'il eut fallu conserver intacte, au risque des plus grands tourmens et de la mort même. Peut-être aussi ouvrira-t-il les yeux à quelqu'un de ces hommes prévenus, qui ne virent d'abord dans les prêtres insermentés que des hommes entêtés ou bien intéressés à maintenir l'ancien ordre de choses; et qui pourroient bien achever par n'y voir que des hommes à grand caractere, et incapables de fléchir en matiere de religion, ou même de paroître le faire. Qui sait encore s'il ne fera pas naître quelques doutes à un petit nombre d'incrédules de bonne foi, s'il en est de tels, et s'il ne produira pas quelque salutaire impression sur ceux de nos confreres infideles, qui n'ont pas encore abjuré tout sentiment de pudeur et de religion? L'histoire des premiers siecles de l'église offre des exemples de conversions subites et inespérées, dues au spectacle, ou même au seul récit des tourmens endurés pour la foi. Pourquoi de nos jours une cause semblable ne produiroit-elle pas de semblables effets? Il est, je le sais, plusieurs de mes malheureux confreres, de ceux mêmes qui ont donné dans les plus coupables excès, qui sont fortement ébranlés, et dont il ne faut nullement désespérer. Des hommes qui furent des prodiges

de crime, peuvent devenir des prodiges de vertu; et que savons-nous si tels et tels, qui épouvanterent le monde par leurs horribles scandales, ne l'étonneront pas un jour par l'éclat de leur pénitence. Il peut se trouver plus d'un Paul parmi ces nouveaux Sauls, à qui il ne faut peut-être qu'un dernier trait de lumiere pour achever de dessiller leurs yeux, et pour les faire s'écrier, comme autrefois cet ardent ennemi du christianisme, au moment où les écailles tomboient des siens: *Seigneur que voulez-vous que je fasse?* (Act. 9, 6.)

Mais, hélas! de quoi osé-je me flatter? Peut-être ne sont-ce là que des rêves agréables et de trompeuses chimeres! Quoiqu'il en soit, j'aime à m'en repaître; mon esprit et mon cœur les réalisent chaque fois que je prends la plume, et je puis assurer que je n'ai pas d'autre but en retraçant le tableau de nos souffrances. Car, hélas! à Dieu ne plaise que nous tirions vanité devant les hommes de ce que nous avons souffert pour Dieu! Nous ne serions pas seulement trop vains, mais encore trop injustes; car qui de nous n'a pas des reproches à se faire; qui de nous a tiré de sa glorieuse captivité tout le parti, tout le fruit qu'il eut dû en tirer pour son salut? J'avoue ingénument que ce n'est pas moi, et je le dis à ma honte, mais avec vérité; j'ai grand sujet de craindre que le Seigneur ne m'impute à péché mes souffrances, et qu'il ne me faille un jour faire pénitence de ma pénitence même.

Ce sentiment très-sincere, et dont je prends le Ciel à témoin, excusera, je l'espere, la sorte d'indécence qu'il y a à faire soi-même le récit

de ce qu'on a souffert pour la bonne cause. Je sens qu'il eut été plus à propos, que tout autre qu'un témoin oculaire eut pu remplir avec exactitude cette douloureuse tâche?

Je n'exagererai point; je m'en ferois un crime; je ne dirai pas même tout, non que je prétende rien dissimuler, mais parce qu'il y a des faits que je n'ai jamais sus, d'autres que j'ai oubliés; et que d'ailleurs le sentiment de mes maux n'est plus aussi vif qu'il l'étoit dans les premiers instans où je goûtai la liberté. J'éviterai également toute amertume dans les réflexions, et toute animosité dans les détails; je ne suis pas naturellement vindicatif, et je sais d'ailleurs ce que me prescrit ma religion à cet égard; mais ce ne sera pas ma faute si le simple récit des faits présente quelquefois, sous un jour peu favorable, les officiers préposés à notre garde. Si, en se chargeant d'un emploi déja si pénible pour des ames honnêtes, ils s'en fussent au moins acquittés avec humanité, et n'eussent pas outre-passé les ordres des autorités constituées, ils auroient aujourd'hui moins de reproches à se faire à eux-mêmes; ils n'en auroient pas autant à attendre de la part de tous les honnêtes gens.

J'écrirai sans prétention. Mon style simple, familier, et, si je le puis, plein de naturel et d'abandon, sera celui du genre épistolaire, le seul, je pense, qui convienne à ce genre d'écrit. Je me persuaderai que c'est une lettre circulaire que j'adresse à quelques fervens catholiques, plus jaloux de s'édifier que de lire des phrases bien arrondies et d'harmonieuses périodes. Il m'arrivera peut-être par fois de ra-

conter quelques anecdotes qui me seront personnelles, parce que ce sont celles que je connois le mieux, ou qui seront narrées d'un ton moins sérieux. Il nous est bien permis, je pense, de rire un peu de ceux qui nous ont donné tant de sujets de larmes. Ceux qui trouveroient ces historiettes trop minutieuses, comme aussi ceux qui, ayant l'imagination tendue de noir, goûtent des tableaux constamment sombres, trouveront abondamment de quoi se satisfaire dans le texte. Ils pourront se dispenser de lire les notes; car c'est d'ordinaire dans les notes que j'ai semé ces petites digressions qui tranchent avec le ton général de l'ouvrage, et dont j'avoue que j'ai eu besoin moi-même, pour reposer mon imagination fatiguée de tant de souvenirs et de récits affligeans. Au reste, je me suis quelquefois permis de m'égayer sur le compte de nos persécuteurs ; j'ai constamment rendu l'hommage le plus sincere et le mieux senti à la générosité de tous ceux qui nous ont rendu quelque service ou témoigné de l'intérêt; ce sont même ces morceaux que j'ai écrit avec plus de plaisir, et j'ose dire avec une sorte de délectation.

Je prie le Seigneur de répandre sa bénédiction sur ce petit ouvrage, afin qu'il fasse naître quelques sentimens de religion dans l'ame de ceux qui le liront. C'est là véritablement tout mon desir en le composant.

RELATION

RELATION

DE ce qu'ont souffert, pour la Religion, les prêtres français insermentés, déportés en 1794 dans la rade de l'isle d'Aix, près Rochefort.

PARTIS au mois de février 1794, de notre département, au nombre de quarante, sur des chariots couverts, escortés par la garde nationale et la gendarmerie, nous arrivâmes après huit jours de marche à Rochefort, après avoir été tantôt bien, tantôt mal accueillis sur notre passage (1); souvent hués et menacés, quelquefois reçus

(1) Il est bon que l'on sache quelles sont les villes qui ont témoigné de l'intérêt aux confesseurs de la foi, et quelles sont au contraire celles qui ont insulté à leurs maux, par leurs mauvais procédés. Nous fûmes très-mal accueillis à la Rochefoucaud, à Cognac, et sur-tout à Angoulême, si ce n'est toutefois par le concierge de la maison de force où on nous logea, dans cette dernière ville. Je n'oublierai de la vie tout ce que cette bonne femme, également respectable par son âge et par ses sentimens de religion et d'humanité, se donna de mouvement pour nous procurer une sorte de bien-être dans une maison où nous manquions à-peu-près de tout, même de paille fraîche pour reposer. Elle alla jusqu'à ôter les matelats de son propre lit pour nous les prêter. Si cette charitable veuve jouit encore de la lumière, qu'elle apprenne, par l'hommage que je me plais à lui rendre ici, qu'un bienfait n'est jamais perdu dans des cœurs religieux et reconnoissans. Combien les siens le seront-ils moins dans le cœur de celui qui récompense jusqu'à un verre d'eau froide donné en son nom!

A Jarnac on se montra plus humain à notre égard que nulle part ailleurs, contre notre attente. Je dois encore à la reconnoissance de rapporter, entr'autres traits, celui d'une marchande de cette ville, qui nous témoigna une sensibilité et une générosité rares. Comme nous quittions cette ville, un dimanche matin, pour nous rendre à Cognac, et que nous attendions dans la rue qui conduit droit au port, la barque où

seulement avec indifférence ; couchant par fois dans des hôtelleries, gardés à vue ; par fois aussi dans des prisons ou des maisons de force ; passant la nuit ici sur de simples

---

nous devions passer la riviere, je fus forcé par la pluie de chercher un abri sous les auvents de la boutique de cette femme bienfaisante. J'y trouvai un de mes confreres qui m'avoit devancé. Il étoit accoudé sur le bord d'une petite porte à la hauteur d'appui, la tête et le corps penchés en dedans de la boutique, les mains jointes sur le front, sanglotant et pleurant à chaudes larmes. Surpris d'un pareil spectacle, je lui demandai la cause de ses larmes. Il ne put rien me répondre de distinct : je connus seulement par quelques mots entrecoupés, qu'il me dit, que c'étoit la sensibilité, vraiment trop touchante, de cette femme, qui avoit provoqué la sienne, et qu'il s'étoit fait entr'eux comme une répercussion de sentiment. En même-temps j'apperçus dans le fond de la boutique une grande femme entre deux âges d'une figure noble et touchante, que les larmes suffoquoient, et qui, les yeux levés au ciel d'une maniere pittoresque, ne s'exprimoit que par ses gestes et ses fréquentes exclamations. *Mon Dieu*, disoit-elle, *mes chers messieurs !... Mes pauvres messieurs !...* Et puis c'étoit tout. Son fils, jeune homme d'environ quinze ans, de la figure la plus intéressante, ne paroissoit guere moins affecté que sa mere. L'un et l'autre nous offrirent de la meilleure grace, et nous presserent même d'accepter gratuitement tous les objets qui pourroient nous convenir dans leur petite boutique. Nous n'eûmes garde d'user de leurs offres. Cependant comme nous avions déjeûné très à la hâte, et un peu copieusement, n'ayant pas soupé la veille à défaut d'alimens maigres, je demandai, sans façon, un doigt d'eau-de-vie. Jugez de la joie de la bonne dame. Elle m'apporta aussi-tôt, avec un empressement et une satisfaction qu'il n'est pas facile de peindre, d'excellente eau-de-vie de Cognac, qui valoit la meilleure liqueur. Nous fûmes plusieurs qui en goûtâmes, vaincus par ses instances, sans oser parler de prix, comme on se l'imagine bien. Aussi-tôt on nous avertit qu'il falloit nous embarquer. Nous primes congé les uns des autres ; on peut penser avec quelle effusion de reconnoissance d'une part, de l'autre, de tendresse et de satisfaction de nous avoir rendu un léger service. Le jeune homme voulut nous accompagner jusqu'à l'autre côté de la riviere, et mettre lui-même la main à la rame. De pareils traits se gravent dans l'ame. Il est une foule de choses que ma longue et cruelle détention avoit totalement effacé de ma mémoire ; mais je n'avois point oublié le trait de la bonne dame de Jarnac, ni l'endroit où étoit située sa maison. J'ai eu la douce satisfaction de la revoir à mon retour des vaisseaux, et de lui prouver qu'elle n'avoit pas obligé des ingrats.

matelats étendus sur le plancher; là, sur de la paille infecte et pleine de vermine...

Ce fut justement le surlendemain de la Quinquagésime que nous mîmes pied à terre à Rochefort, à nuit close. On nous renferma, sur-le-champ, aux Capucins, dans le ci-devant réfectoire de ces religieux, avec une quinzaine de forçats ou galériens, qui s'empresserent aussi-tôt de fraterniser avec nous; en quoi, certes, ils pensoient user d'une grande générosité à notre égard, car il n'y en avoit pas un qui ne se crût cent fois plus honnête homme que nous.

Mais ce local étant trop resserré pour contenir un aussi grand nombre de détenus avec tous leurs effets et les lits des galériens, on détacha dix d'entre nous pour aller loger à Saint-Maurice, autre maison d'arrêt fort éloignée. Dès ce moment nous ne communiquâmes plus avec eux, jusqu'à l'époque où nous nous rejoignîmes pour aller pourrir ensemble sur les vaisseaux. On peut penser si cette séparation de nos chers et respectables confreres, avec qui jusques-là tout nous avoit été commun, fut sensible à nos cœurs déja attristés de tout ce qu'ils voyoient; et si nous eussions volontiers échangé nos quinze galériens pour dix confesseurs de la foi. Nous n'osâmes pas cependant faire la moindre représentation. En effet, la suite nous apprit combien elle eût été inutile, peut-être même dangereuse.

On ne nous parla, ce premier soir, de rien absolument: on ne nous dit, ni pour combien de temps nous étions là, ni comment nous y subsisterions, ni de quelle maniere nous y passerions la nuit, etc.... On nous livra parfaitement à nous-mêmes et à nos réflexions, sans paille, sans feu, sans lumiere: je ne sais même si on nous donna du pain et de l'eau. Tout ce que je me rappelle très-bien, c'est que ce fut là la seule nourriture que la nation nous fournit jusqu'à notre départ pour les vaisseaux, qui fut différé d'environ cinq semaines. Il nous fut libre, à la vérité, pendant tout ce temps, de nous procurer, à nos frais, quelques subsistances; mais le moyen que trois pauvres femmes d'artisans, les seules avec qui on nous permit de communiquer, à travers un petit guichet fort étroit, pussent donner à manger à plus de quarante détenus, dont la plupart, c'est-à-dire, les prêtres déportés, observoient strictement la loi de

l'abstinence ? car outre que les alimens maigres et le bois étoient d'une cherté horrible, ils étoient encore devenus, par un effet de la réquisition en faveur des troupes, d'une extrême rareté : ensorte que nos pourvoyeuses qui achetoient du jour au jour n'ayant pas les facultés nécessaires pour faire de plus amples provisions, pouvoient à peine se procurer quelques féves de marais ou quelques pommes de terre, pour le plus petit nombre d'entre nous, et quelquefois ne pouvoient les apprêter à défaut de bois ; d'où il arrivoit que nous étions souvent incertains à midi ou midi et demi, qui étoit l'heure à laquelle nous rompions le jeûne, si nous aurions autre chose à dîner que notre pain mal cuit et grossier, et notre eau de puits.

Nous étions cependant mieux nourris encore que couchés. Nous reposâmes pendant plusieurs nuits comme nous pûmes, les uns sur la table à manger, ou sur les banquettes, qui étoient autour de ce lieu, si improprement nommé *réfectoire ;* les autres sur le plancher nu ayant nos porte-manteaux pour oreillers. Enfin, cependant on nous donna quelques matelats et quelques couvertures, le tout sans draps, cela s'entend, en petite quantité, relativement à notre nombre, et d'une malpropreté à faire peur (1). C'est là que nous couchâmes deux à deux, trois à trois, au pied des lits des galériens ; car ces honnêtes gens avoient chacun un lit, comme il étoit juste, tandis que nous couchions à platte terre.

Mais c'étoit là la moindre de nos peines. Ce qui nous en causoit davantage, c'étoit de recueillir toute la vermine dont ils étoient infectés ; c'étoit d'entendre leurs juremens, d'être témoins de leur irréligion, de leur fureur pour le jeu, de leurs rixes sanglantes ; d'avoir toujours à nous défier d'eux, lorsque nous voulions prier

(1) Je couchois, moi troisieme, sur un de ces matelats nationaux, dont la vue seule faisoit mal au cœur. On demandera peut-être comment trois hommes, dont deux étoient assez puissans, pouvoient trouver place sur un même matelat ? Plût au ciel en eussions-nous eu un entre quatre dans la suite ! Nous avions placé celui-ci en travers, et nous couchions dans la largeur, d'après l'avis d'un forçat qui nous fit observer, très-judicieusement, qu'il importoit peu que nos jambes portassent à terre, pourvu que nos reins reposassent sur quelque chose de moins dur.

ou parler librement entre nous ; de n'oser presque ouvrir nos valises devant eux, crainte d'exciter leur cupidité, qui se peignoit sensiblement dans leurs yeux avides, chaque fois que nous faisions l'inspection de nos effets : c'étoit enfin d'avoir à vivre habituellement et familièrement avec des hommes, qui tous, à les croire sur leur propre parole, étoient de *petits saints*, pendant qu'au dire de leurs camarades, ils n'étoient pas moins que des voleurs ou des assassins (1). En effet les nouvelles lois, toutes favorables qu'elles étoient à tous les criminels de l'ancien régime, n'avoient pu absoudre ceux-ci. Délivrés de la chaîne, ils étoient condamnés à la déportation.

Ce qui nous affligeoit encore, c'étoit la désolante incertitude de notre sort dans laquelle on affectoit de nous laisser ; c'étoit de voir s'accroître chaque jour dans un local si borné, le nombre de nos compagnons d'infortune, sans pouvoir conjecturer où se termineroit enfin cette progression effrayante (2) ; c'étoit le défaut si pénible d'air, et le défaut non moins pénible d'exercice, qui s'ensuivoit nécessairement de cette augmentation journaliere (3) ; c'étoit de nous voir perpétuellement le jouet

---

(1) Nous ne saurions douter que quelques-uns au moins de ces aimables commensaux, ne méritassent la premiere de ces qualifications ; car il se commit plusieurs vols dans cette prison durant notre séjour ; un entr'autre très-considérable. Le bon de l'affaire, c'est qu'on nous fit la grace de le mettre sur notre compte, et qu'on nous en punit même très-rigoureusement, comme on le verra plus bas.

(2) On avoit d'abord jugé que nous ne pouvions pas habiter plus de quarante-cinq dans cette enceinte. On acheva par y renfermer au-delà de soixante détenus, autant que je puis me le rappeller ; et remarquez que dans ce nombre il y avoit, outre les susdits forçats de galere, des patriotes déterminés, accusés (assurément bien à tort) d'incivisme, des prêtres jureurs des juifs.

(3) Comment se promener dans une petite salle encombrée par une quinzaine de lits, et par tout notre bagage ? Si on vouloit essayer de le faire dans le seul passage étroit que laissent tous ces effets, outre qu'on se coudoyoit mutuellement à chaque instant, on étoit aussi-tôt suffoqué par la poussiere. Au vérité, nous avions vue sur un assez beau jardin du couvent ; mais l'entrée nous étoit interdite ; et combien cette privation nous étoit-elle pénible, sur-tout quand nous voyions

des graves commissaires des autorités constituées, qui venoient régulièrement deux ou trois fois la semaine singer l'humanité et s'appitoyer en apparence sur notre sort, et qui trouvoient toujours parmi nous quelque dupe, quelquefois même des imprudens, quoiqu'ils missent toutes nos requêtes au néant, et ne répondissent jamais à une seule des pétitions qu'eux-mêmes nous avoient suggérées.

Une autre peine non moins sensible, ce fut de nous voir, contre toutes les lois, indignement fouillés, dépouillés, détroussés, comme sur un grand chemin par une bande de Mandrins municipaux et de Cartouches en écharpe. Voici comment la chose se passa. C'étoit peu de jours avant que nous partissions pour les vaisseaux. On tramoit depuis long-temps sans doute ce grand brigandage; mais on vouloit, je ne sais trop pourquoi, un prétexte pour l'exécuter. Un laïc renfermé avec nous, le fournit sans s'en douter. On lui avoit volé sous son chevet, pendant la nuit, une somme considérable, comme je l'ai dit plus haut, dans la note troisieme. Il eut l'imprudence de solliciter auprès des autorités constituées une perquisition qui ne devoit avoir aucun bon effet pour lui, et ne pouvoit qu'attirer beaucoup de désagrémens à tous les détenus. La municipalité, enchantée d'avoir trouvé le prétexte qu'elle cherchoit depuis long-temps, se transporte aussi-tôt aux Capucins. On nous annonce la fouille la plus sévere et la plus scrupuleuse. Dieu sait si on nous tint parole! On commença par nous, car les soupçons devoient tomber sur nous bien plus naturellement que sur les galériens. En conséquence on nous fit passer, l'un après l'autre, chargés de tous nos effets, dans une salle voisine où siégeoient gravement de soi-disans magistrats plus habiles, certes, faire un coup de main qu'à manier la parole, et à cadenasser une valise qu'à composer une harangue (1).

---

tes autres détenus, qui habitoient la même maison, s'y promener librement, quoiqu'aux yeux des patriotes, ils fussent si coupables, qu'on venoit, de temps à autre, en enlever quelqu'un pour le conduire à l'échafaud!

(1) Qu'on juge de l'étendue de leurs connoissances par le trait suivant. J'avois mis en lieu de sûreté, en quittant notre salle, pour aller me faire fouiller, tous mes livres de piété, et en particulier une petite *Imitation de Jésus*, bien liée

Heureux ceux qui purent soustraire à leur patriotique avidité et à leur rapacité sacrilege, quelques objets de

---

dans un paquet de petites raves; car tels étoient les expédiens ridicules, ce semble, mais indispensables, auxquels il nous falloit avoir recours, pour prévenir d'horribles profanations. Je n'avois pas cru toutefois qu'il fût nécessaire de prendre la même précaution pour les livres purement profanes. J'avois entr'autres dans ma valise les *Colloques d'Erasme*, dont j'aime singuliérement l'élégante latinité, quoique moderne. On fait mine de vouloir me confisquer ce livret : je représente que c'étoient les *Colloques d'Erasme ;* et toutefois craignant que nos érudits et dévots magistrats ne les prissent pour les *Colloques du Calvaire* ou pour quelque autre ouvrage ascétique, j'ouvre le livre (car je supposois charitablement qu'il y en avoit quelqu'un qui savoit lire) et je leur montre le titre en gros caracteres : *Colloquia Erasmi.* Je fis une bévue. C'étoit du latin : il n'en fallut pas d'avantage pour rendre l'ouvrage suspect; car, comme on peut bien penser, le latin étoit pour ces gens-là de l'arabe, du syro-chaldaïque. Un livre latin ne pouvoit être qu'un livre de dévotion. C'eût été *l'Eloge de la Folie* du même Erasme, ou *l'Art d'aimer* d'Ovide, qu'ils l'eussent qualifié un livre de dévotion. — Mais, messieurs, de grace!... Ce sont les Colloques d'Erasme, vous dis-je. — Et que savons-nous ce que c'est que ton Erasme! Etoit-ce un bon patriote? — Hélas! je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que c'étoit un hollandois, et qu'il y a plus de deux siecles qu'il est mort. Tout ce que je sais, c'est que son livre est très-bien écrit, et qu'il est devenu un livre classique. — Un livre classique! Jamais nous n'avons fait de classes. Je n'avois pas besoin qu'ils me l'apprissent. — Mais enfin, messieurs, poursuivis-je, c'est un livre étranger à la religion, un livre purement profane.... J'eus beau faire : ce n'étoit ni *l'Hymne des Marseillois*, ni *le Pere Duchêne :* il fallut faire le sacrifice de mon pauvre Erasme, et qui pis est, celui d'un petit *Atlas portatif*, que je regrettai encore d'avantage, et où ils ne comprirent rien à coup sûr ; mais ils en prirent sans doute les cartes géographiques pour des signes contre-révolutionnaires, ou bien il entroit dans leur plan de nous ôter tout ce qui pouvoit tant soit peu adoucir nos peines, et nous faire oublier un instant nos souffrances.

Je vins pourtant à bout de soustraire à ces profanes, un objet religieux auquel j'attachois une toute autre importance qu'à des livres de pur amusement. C'étoit une boîte de saintes huiles, qui nous a été d'une grande ressource sur les vaisseaux, et a procuré à un grand nombre de mes confreres la douce consolation de recevoir l'onction des mourans. Cette boîte étoit d'étain, faite en forme de cassolette. Je m'avisai, pour donner le change à nos impies furets, de leur faire accroire, sans compromettre la vérité, qu'effectivement c'en

religion, quelques effets précieux, ou quelque peu d'assignats et de numéraire! Ils nous volerent, au nom de la nation, tout ce qu'ils purent en ce genre, et ne firent pas même grace à nos manteaux. Je ne parle pas de leurs promesses mensongeres de nous rendre nos effets, de leurs menaces effrayantes, pour nous extorquer ceux qu'ils ne pouvoient découvrir, ni de leurs railleries sacriléges et de leurs horribles blasphêmes, cent fois plus affligeans pour nous que leurs menaces.... Cette divertissante opération dura depuis onze heures du matin jusques vers huit ou neuf heures du soir. Alors nos maîtres escrocs allerent, uniquement pour la forme, faire une courte apparition dans la salle que nous venions de vuider, feignant seulement d'interroger les forçats et autres détenus, et s'abstenant au reste de toucher à rien de ce qui leur appartenoit. Ils employerent moins de temps à cette prétendue visite, qu'ils n'en avoient mis à détrousser un seul d'entre nous, tant ils étoient peu jaloux de découvrir les véritables auteurs du vol et de recouvrer les assignats volés! En effet, c'étoit si peu leur but, qu'ils ne nous interrogeoient pas même, à mesure que nous passions en revue devant eux, si nous avions pris des assignats? (ils savoient bien qu'il n'en étoit rien)! mais uniquement si nous avions pour notre compte de l'or, de l'argent, des assignats ou des montres, etc. Je me trompe pourtant: ils prenoient le véritable moyen de retrouver la somme volée, supposé que nous en fussions détenteurs, en nous enlevant exac-

---

étoit une. Après avoir couvert en dedans l'huile sainte d'une petite plaque qui bouchoit parfaitement, je couvris cette plaque qui laissoit un espace vuide, d'une légere couche de savon blanc, sur laquelle je répandis quatre à cinq gouttes d'eau de senteur. Pour le coup, nos hommes aux cent yeux y furent pris. *Qu'as-tu là*, me dit le premier, entre les mains de qui tomba cette précieuse boîte, au sortir de ma poche; car on nous les faisoit vuider fort exactement. *Sentez*, lui répondis-je. Là-dessus il l'ouvre, se la porte au nez, et la pose sur le bureau, croyant effectivement que ce fut une cassolette. Je la croyois sauve et me réjouissois déja. Point du tout: un second s'en empare, et la flaire pareillement, en disant: *Qu'a-t-il là?*.... Très-heureusement il y fut pris aussi, et la posa de même; mais cette fois je la saisis, et n'attendis pas qu'un troisieme y mit le nez. Vraisemblablement, je n'y eusse plus mis la main.

tement

tement tout ce que nous avions. Il est clair, en effet, qu'elle ne pouvoit manquer de se trouver dans la somme totale.... Mais ne sont-ce pas de dignes protecteurs de la fortune d'autrui, que ceux qui volent pour leur propre compte, et des gens bien propres à faire restituer trois ou quatre cents livres dérobées en secret, que ceux qui en escroquent publiquement et patemment vingt-cinq ou trente mille ?

Mais ce qui plus qu'aucun mauvais traitement nous perça le cœur et nous navra l'ame, ce fut de nous voir enlever nos bréviaires et nos livres de piété, notre derniere ressource et notre unique consolation dans nos peines. Cet enlevement précéda de beaucoup la fouille dont je viens de parler. Une après-midi nous entendons crier les énormes verroux de la porte de notre prison, et aussi-tôt nous voyons entrer, accompagné de soldats ayant la bayonnette au bout du fusil, je ne sais quel estafier, qui d'un ton d'empereur romain, et avec un geste et des paroles menaçantes, nous demande tous nos livres de piété sans exception, et à l'instant saisit le bréviaire d'un de nous, qui, au moment même, récitoit tranquillement l'office divin, retiré dans un coin.

Saisi, épouvanté, chacun s'empresse, quoiqu'à regret, d'obéir à cet ordre arbitraire et tyrannique. Nous voilà donc privés en un instant de cette précieuse collection de livres ascétiques, de livres de prieres, de livres élémentaires de religion, que chacun s'étoit faite avec tant de soin, et sur laquelle reposoient tant de projets de zele pour notre propre sanctification et pour la sanctification des barbares auxquels nous comptions porter le flambeau de la foi sur les côtes d'Afrique. Qu'on juge combien ce coup nous fût sensible, et combien nous nous trouvâmes délaissés, j'ai presque dit découragés, en nous voyant enlever, sans espoir de la recouvrer, la plus chere de nos possessions, pour la conservation de laquelle nous eussions volontiers donné une partie de notre sang (1) !

(1) Heureusement, je réussis à soustraire, sans être apperçu, tous mes livres de piété, et en particulier un bréviaire complet, que j'allai cacher dans une petite piece attenante à notre prison, où l'on alloit pour toute autre chose que pour cacher des livres. Ce précieux bréviaire, le seul que nous eûmes, entre trente prêtres, jusqu'à l'arrivée de quelques confreres

Mais ce n'étoit point en Afrique que le Seigneur nous vouloit; il se plaisoit à déconcerter nos projets en apparence les plus louables; et il nous disposoit insensiblement par le sacrifice forcé de tout ce qui étoit hors de nous, à lui faire volontairement celui de notre propre vie (1).

Chacun de nous y étoit déja tout déterminé. Il n'en est pas moins vrai que notre état, aux yeux de la nature, étoit très à plaindre. Nous le sentions plus vivement chaque jour; chaque jour nous desirions voir changer notre sort; et puisqu'il étoit décidé que nous devions aller en Afrique, que ne nous exporte-t-on promptement, disions-nous chaque jour? Ou nous connoissons bien mal les hommes, ou les barbares d'Afrique seront moins barbares que les prétendus français au milieu desquels nous vivons.

Mais hélas! nous ne savions ce que nous demandions (2). Ce n'étoit là proprement que le commencement de nos maux et un foible échantillon des peines de tout genre que nous étions à la veille d'essuyer (3). Nous aurions dû les pressentir, si nous avions été moins aveuglés par le desir d'un changement quelconque, d'après la maniere brusque et inhumaine dont on nous fit passer sur le vaisseau qui devoit servir de tombeau au plus grand nombre d'entre nous.

Vers onze heures et demi du matin, ou midi (c'étoit en Carême, et nous n'avions point encore rompu le jeûne), on nous avertit tout-à-coup qu'il faut partir sur-le-champ;

---

d'un autre département, nous fut singuliérement utile. C'étoit à qui l'auroit: je pouvois à peine m'en servir. Et de quelles précautions ne falloit-il pas user pour cela! Il falloit le réciter en cachette, le plus souvent derriere les rideaux, peu amples, d'un petit lit à baldaquin, appartenant à un détenu, M. de Saint A.... de Saintes, laïc à la vérité, mais bon, honnête et sur-tout plein de religion, dont nous regrettâmes singuliérement la société, lorsque nous partîmes pour les vaisseaux. Nous feignions d'aller reposer sous les rideaux de son lit, lorsque nous voulions lire ou prier, crainte d'être apperçus par les forçats, qui eussent infailliblement provoqué une nouvelle visite par leurs dénonciations.

(1) *Ego ostendam ei quanta oporteat eum pro nomine meo pati.* Act. 9, 16.

(2) *Nescitis quid petatis.* Math. 20, 22.

(3) *Initium dolorum hæc.* Marc. 13, 8.

et sans nous donner presque un instant, pour rassembler nos petits effets, on nous fait sortir, les uns à la file des autres, nos paquets et porte-manteaux sur le dos. Après nous avoir rangés sur deux lignes, la garde nationale nous conduit précipitamment à travers une grande partie de la ville et au milieu des huées accoutumées, à l'extrêmité du port. Le trajet étoit long et pénible. Nous étions à jeûn; nous avions perdu durant notre détention l'habitude de marcher; nous n'avions jamais eu celle de porter un poids aussi considérable. La plupart de nous étoient hors d'haleine et prêts à succomber sous le faix. Mais le moyen de se soulager? il eût fallu faire le sacrifice de ses effets (1). Car si nous voulions prier quelque artisan ou porte-faix de s'en charger pour un prix convenu, outre qu'il ne s'en trouvoit pas sur notre passage un assez grand nombre, et que la plupart nous refusoient de mauvaise grace, on ne nous donnoit pas même le temps de nous décharger. Voulions-nous seulement nous soulager tant soit peu, en plaçant autrement nos paquets sur notre dos, on nous crioit avec brutalité d'*avancer*, *d'avancer;* que nous troublions les rangs et retardions la marche. Il falloit dont poursuivre, au risque de tomber sous le faix comme des bêtes de charge.

Enfin cependant nous arrivâmes, harassés et haletans, à l'extrêmité du port de Rochefort; et après nous y avoir fait attendre fort long-temps, au grand air, tantôt les matelots, tantôt la garde nationale qui devoit nous escorter, on nous embarqua sur une goëlette qui nous conduisit à quelque distance de là, sur le vaisseau *les deux Associés.*

(1) Je fus sur le point de faire celui des miens, car j'étois excédé de fatigue. Heureusement, je trouvai un jeune homme, ou plus humain ou plus avide de gain que les autres. Je laissai, tout en courant, tomber mon porte-manteau sur ses épaules, et à l'instant il disparut, quoique je l'eusse instamment prié de ne pas s'éloigner de moi. On peut juger si je fus inquiet! Je ne connoissois point cet homme. Je n'avois aucun moyen de réclamation, s'il eut voulu s'approprier mes effets, les seuls effets que j'eusse pour aller, selon notre opinion, aux côtes d'Afrique. Il pouvoit facilement, et sans courir aucun risque, me jouer ce tour cruel: mais il fut honnête et fidele: je le trouvai au port où il m'avoit dévancé. Il me rendit exactement tous mes effets, et je tâchai de me montrer reconnoissant.

Ce fut là que nous eûmes tout le loisir de regretter notre prison de Rochefort et de revenir des flatteuses espérances dont nous nous étions bercés jusqu'alors. Dès ce moment nous fûmes, selon l'énergique et religieuse expression d'un d'entre nous, *les plus malheureux des hommes* (1) *et les plus heureux des chrétiens.* Qu'on s'imagine tous les genres de peines et de souffrances physiques et morales qui peuvent assaillir des êtres raisonnables et religieux (à part les remords), et l'on se formera de nos maux une idée aussi approchante qu'il est possible de l'avoir, quand on ne les a pas éprouvés.

Je mets au premier rang, parmi nos peines morales, celle de ne pouvoir librement, je ne dis pas exercer notre culte, mais au moins adresser ouvertement quelques prieres à l'auteur de notre être; nous prosterner en sa présence, nous munir du signe consolant du chrétien; de n'oser remuer les levres, crainte de nous attirer de terribles menaces, ou d'occasionner d'horribles blasphêmes; de n'avoir aucun livre qui pût nous porter à Dieu, aucune image pieuse, aucun objet ou signe extérieur de religion; et cela, au milieu des hommes les plus impies, les plus pervers, les plus gangrénés de toutes sortes de vices qu'il y eût jamais (2). Dans un affoiblissement de raison causé par le défaut de tout exercice et par l'excès des souffrances, nous n'avons pu nous soutenir pendant plus d'un an, au milieu des peines de tout genre qui nous accabloient, qu'en nous ressouvenant que *c'est ici la patience et la foi des saints* (Apoc. 13, 10); qu'en *jettant les yeux sur Jésus, l'auteur et le remunérateur de la foi* (Héb. 12); qu'en recourant à sa grace toute puissante; qu'en nous rappellant de temps à autre les grands motifs de religion qui déterminerent notre premier sacrifice, et en entrevoyant sa future récompense (3).

Mais combien ce précieux reste de foi ne pouvoit-il pas facilement s'éteindre dans nos cœurs, environnés

---

(1) *Miserabiliores sumus omnibus hominibus.* I. ad Corinth. 15, 19.

(2) *Generatio prava atque perversa..... et infideles filii.* Deuter. 32, 5.—20.

(3) *A longè eas (repromissiones) aspicientes et salutantes..... Aspiciebat enim in remunerationem.* Ad Hebr. II, v. 13, 26.

comme nous l'étions, de gens qui n'avoient ni foi, ni loi (1), qui paroissoient ne savoir pas même pourquoi ils étoient au monde, et affectoient de ne croire à rien; à rien absolument, si ce n'est peut-être à l'existence de Dieu; de gens qui n'avoient que des blasphêmes et d'horribles imprécations à la bouche; et dont le jurement favori que les plus petits mousses, aussi bien que les plus vieux matelots, faisoient retentir mille fois le jour à nos oreilles, étoit le *nom* sacré du Dieu trois fois saint; de gens, en un mot, qui étoient de vrais idolâtres, ne reconnoissoient dans la pratique d'autre divinité que la patrie; n'ayant aucun vestige de culte, si ce n'est que deux fois le jour avant le repas, ils se rassembloient pour chanter en commun, (et avec quel enthousiasme sacrilége)! cet hymne patriotique si connu sous le nom d'*hymne des Marseillois*, qu'ils osoient bien qualifier *de priere;* car c'est ainsi que tous l'appelloient, sans paroître se douter qu'on pût en faire d'autre; et ils l'avoient effectivement substitué, pour effacer jusqu'aux moindres traces du christianisme, à l'ancienne formule

(1) Du moment que je mis le pied sur ce malheureux vaisseau, je connus, par le trait suivant, dans quelle impie Babylone la providence avoit permis que je fusse jetté. Comme on nous faisoit descendre un à un, dans l'intérieur du bâtiment, et qu'on nous fouilloit auparavant, pour nous enlever nos cannes, couteaux, ciseaux, et tous autres meubles semblables, de crainte sans doute que nous n'en usassions pour assassiner l'équipage, de même que tous les instrumens et objets de religion, de peur que nous ne le *fanatisassions*, on prit dans la valise d'un vénérable chartreux, un peu trop confiant, qui me précédoit immédiatement, un magnifique Christ d'ivoire. A cette heureuse découverte, je laisse à penser quelle joie atroce!... Quelles sacrileges railleries, et quels abominables blasphêmes!... Figurez-vous une meute de chiens enragés : c'est l'expression de l'écriture sainte, quand elle peint prophétiquement les impies qui mirent à mort celui dont ce Christ étoit l'image. *Circumdederunt me canes multi, concilium malignantium obsedit me.* Ps. 21, 17. Aussi-tôt un officier, digne émule de ces anciens déicides, prenant son sabre d'une main et de l'autre appuyant le Christ sur un billot, d'un coup de son arme lui fait sauter la tête, croyant sans doute se débarrasser de la divinité, parce qu'il détruisoit l'image de l'Homme-Dieu. Aussi-tôt ces forcénés se mirent à crier, en levant le chapeau, comme à la vue d'une exécution sanglante : *Vive la nation! Vive la république!* Helas! de quoi le chrétien apostat n'est-il pas capable?

de prieres chrétiennes qui se faisoient régulièrement sur les vaisseaux avant la révolution.

Ce n'étoit pas une moindre peine pour nous, d'habiter et d'avoir toutes choses communes, avec des gens de principes aussi diamétralement opposés aux nôtres, que l'étoient les prêtres jureurs, en très-grand nombre, les prêtres intrus, apostats, traditeurs et même mariés, qui étoient parmi nous, le plus souvent sans que nous les connussions (1), et qui faisoient bassement leur cour aux

(1) On demandera peut-être pourquoi ces prêtres infideles avoient été déportés, puisqu'ils avoient eu la coupable foiblesse de se prêter à tout ce qu'on exigeoit d'eux? La réponse est facile : c'est qu'ils avoient commis dans leurs départemens quelque acte d'incivisme, ou qu'on les en avoit faussement accusés. On seroit encore étonné de ce qu'ils ne changeoient pas, du moment où ils se voyoient déportés, si on ne savoit ce que c'est que le cœur de l'homme; que son orgueil le porte à persister dans ses fausses démarches; qu'un abyme conduit à un autre abyme : et ce que je dis n'est pas contraire à ce que j'ai vu, savoir que ces malheureux, si obstinés dans le mal et si follement intrépides, tandis qu'ils conservoient une lueur d'espérance d'échapper à la mort, changeoient bien de langage, et devenoient tout-à-fait souples et traitables, dès qu'ils se voyoient attaqués de la maladie. Il n'étoit pas nécessaire alors de les exhorter à se rétracter; ils nous prévenoient assez.... Mais que penser de ces conversions si tardives, que produit presque toujours une crainte servile, non un amour de préférence pour Dieu, et qu'accompagne trop souvent le secret désespoir du pardon? Dieu seul le sait..... Ce qu'il y a de certain, c'est que l'impie Antiochus, lui aussi, reconnut et confessa ses crimes à la mort; et cependant que disent de lui les livres saints? *Orabat hic scelestus Dominum, a quo non esset misericordiam consecuturus :* Ce méchant homme demandoit au Seigneur un pardon qu'il ne devoit pas en obtenir. *Qui habet aures audiendi, audiat....*, Ces rétractations si arriérées de nos prêtres constitutionnels, lesquels étoient, selon l'expression d'un pere de l'église (S. Basile) le fruit d'un accès de fievre, me rappellent un excellent passage de Montaigne, qui est, à la vérité, dirigé principalement contre les athées; mais qui peut s'appliquer à tous ces protées si communs de nos jours, qui changent d'opinions religieuses comme d'habit, et dont la créance est toujours, comme de raison, subordonnée à leur intérêt ou à leurs autres passions. « S'ils sont *assez fous*, ils ne sont pas » *assez forts* pour l'avoir planté (l'athéisme) en leur conscience. » Ils ne laisseront pas de joindre leurs mains vers le ciel, si » vous leur attachez un bon coup d'épée en la poitrine, et » quand *la crainte* ou *la maladie* aura abattu cette licencieuse

officiers à nos dépens ; je veux dire, en nous dénonçant, dans l'espoir d'être mis en liberté ou d'éprouver quelqu'adoucissement à leur sort (1) : sans parler de nos propres confreres qui étoient ou imprudens ou indiscrets, ou trop crédules, et qui souvent nous compromettoient mal-adroitement, sans en avoir l'intention.

Je ne fais pas mention des autres espions de tout genre, mousses, soldats, matelots, officiers même, au milieu desquels nous vivions (2) et que nous trouvions à nos côtés, au moment où nous y pensions le moins ; sans qu'il fût possible, à moins d'être continuellement en vedette, de les appercevoir, au milieu d'une foule immense d'hommes extrêmement pressés et serrés, dont la plupart ne se connoissoient pas. Malheur à qui ne s'observoit pas assez ! Le moindre mot, le plus petit

---

» ferveur d'humeur, ils ne laisseront pas de revenir et de se » laisser tout discretement manier aux créances publiques.... » Hommes bien misérables et écervélés, *qui tâchent d'être » pires qu'ils ne peuvent....* » Il avoit dit auparavant : « Voyez » l'horrible imprudence de quoi nous pelotons les raisons di- » vines, et combien irréguliérement nous les avons rejettées » et reprises, *selon que la fortune nous a changé de place en ces » orages publics !* ... Nous sommes chrétiens à même titre que » nous sommes périgourdins ou allemands.... *Quelle foi doit-ce » être que la lâcheté et la foiblesse de cœur plantent en nous » et établissent ?* Plaisante foi qui ne croit ce qu'elle croit » que pour n'avoir pas le courage de le décroire !... Si nous » tenions à Dieu par l'entremise d'une foi vive, si nous avions » un pied et un fondement divin, *les occasions humaines » n'auroient pas la force de nous ébranler.* Notre fort ne seroit » pas pour se rendre à une si foible batterie. L'amour de la » nouveauté, *la contrainte, la fortune d'un parti*, n'auroient » pas la force de secouer et altérer notre créance.... C'est à » faire aux religions mortelles et humaines d'être reçues par » une humaine conduite. »

Je n'ai pu résister à la tentation de citer ces divers passages qu'on peut voir tout au long, livre 2 des Essais, chap. 12. Je souhaite que les personnes, que ces paroles regardent, fassent leur profit de cette courte et verte sémonce d'un homme de génie, qui n'étoit rien moins qu'un dévôt. Il est bien humiliant pour tous ceux qui, dans ces derniers temps, ont eu la lâcheté de trahir leur religion, de recevoir des leçons de constance et de fermeté dans la foi, de Montaigne.

(1) *Periculis in falsis fratribus.* 2. ad Corinth. 11, 26.

(2) *Frater fui draconum et socius struthionum.* « J'ai été le » frere des dragons et le compagnon des autruches. » Job. 30, 29.

geste étoient relevés; le propos le plus innocent étoit dénaturé, empoisonné. Combien de nous n'ont pas été mis aux fers pour de pareils discours, proférés sans mauvaise intention, et faussement exagérés ou malignement interprétés! Ce fut à un de ces rapports mensongers qu'un des nôtres dût la mort violente qu'on lui fit souffrir: Voici comment le fait se passa.

C'étoit un dimanche matin; il faisoit un temps obscur et affreux, de la pluie, un grand vent. L'air de nos officiers étoit sombre, leur regard farouche; tout contribuoit à nous donner du noir et à porter la tristesse jusqu'au fond de nos ames. Nous savions qu'un de nos confreres étoit aux fers pour quelque propos imprudent; nous n'étions pas cependant inquiets, cela arrivoit si fréquemment!.... Un peu après dîner on nous donne ordre de descendre, sans doute parce que nous encombrions le pont et gênions les passages. A peine la moitié, à-peu-près, des prêtres déportés étoient-il descendus dans le cachot, qu'on ordonne à ceux qui ne l'étoient pas encore de rester, sans dire, ni aux uns ni aux autres la cause de ces divers ordres. J'étois descendu des premiers et j'attendois tranquillement, à ma place, le résultat du mouvement extraordinaire qui se faisoit dans le vaisseau. Je logeois justement au-dessous de la partie du bâtiment qui étoit affectée à l'équipage. A travers les murmures que faisoient dans notre cachot environ deux cents hommes qui parloient tous à-la-fois, débitant chacun leurs conjectures, j'entendois très-distinctement au-dessus de ma tête, un bruit peu commun des armes à feu qu'on remuoit, qu'on paroissoit charger. Je ne sais quel secret pressentiment du sort qui attendoit notre malheureux confrere me glaçoit l'ame. Je voulus le communiquer à mes plus proches voisins; ils se moquerent de moi. Leur sécurité me rassura un peu. Je me bornai à croire qu'on infligeroit à R.... une punition moindre, à la vérité, que la mort; mais toutefois p re que les fers. Comme je réfléchissois là-dessus, cherchant à deviner quel pourroit être ce châtiment, nous entendons tout-à-coup partir de l'autre extrémité du bâtiment, sur le pont, un bruit pareil à celui d'un coup de canon ou de plusieurs coups de mousquets partis à la fois. Ceux de mes confreres qui étoient le plus confians, commencerent alors à craindre pour l'infortuné R...., et moi je ne doutai plus du tout qu'il

qu'il n'eût péri..... En effet, un moment après arrive mon plus proche voisin qui étoit resté sur le pont. *Priez Dieu pour l'infortuné R.....*, nous dit-il, tout hors de lui-même : *il n'est plus, on vient de le fusiller sous mes yeux.* A ces mots je laisse à penser la consternation et le morne silence qui se répandirent en un moment parmi nous. Je ne crois pas avoir passé de ma vie un aussi terrible quart-d'heure. Je bénirai, le reste de mes jours, la divine Providence, de n'avoir pas permis que je fusse témoin de cette horrible exécution. J'en appris les principales circonstances par le rapport de ceux de mes confrères qui y avoient assisté.

Un malheureux de l'équipage, je ne sais quel, avoit accusé l'infortuné R.... d'avoir dit, *Cet équipage n'est pas si redoutable ; si nous étions seulement deux cents hommes comme moi, nous pourrions bien en venir à bout.* Le propos avoit-il été réellement tenu ? Je l'ignore. Mais quand il l'eût été, il est bien évident qu'il ne méritoit par la mort. Il étoit imprudent sans doute, supposé qu'on ne l'eût pas exagéré ; mais fait-on périr un homme pour un propos imprudent ? Outre que les loix qu'on nous avoit lues lors de notre arrivée au vaisseau, ne statuoient la peine de mort, même pour le fait de révolte, qu'en cas de récidive ; le propos dénoncé n'exprimoit que la possibilité de réussir dans une révolte, si on eût eu le dessein de la tenter, et nullement ce dessein. Et en effet, nos idées et nos projets, si nous en formions quelques-uns, étoient bien loin delà ; et R.... en particulier étoit peut-être l'homme le moins entreprenant qu'il y eût parmi nous. Quoi qu'il en soit sur ce propos, réel ou supposé, on le met provisoirement aux fers, on assemble le jury militaire ; et sans confronter l'accusé avec son dénonciateur, sans lui donner la liberté de se défendre, sans le faire même comparoître, on le condamne à mort. Aussi-tôt on va lui annoncer sa sentence, ne lui donnant que trois quarts-d'heure pour découvrir les prétendus complices de sa prétendue révolte. Il lui eût été impossible de le faire. Aussi déclara-t-il d'abord, et persista-t-il, au bout des trois quarts-d'heure, à affirmer qu'il n'avoit pas de complices, et que jamais il n'avoit songé à se révolter ; il avoua qu'il avoit tenu un propos imprudent ; il en demanda pardon ; il sollicita sa grace, protestant que si on la lui accordoit

il seroit plus circonspect à l'avenir : tout fut inutile. Alors il se retrancha à demander qu'on lui permît au moins de se confesser : on eut la barbarie de le lui refuser. On le traîne donc au supplice à travers ses freres épouvantés, avec défense à ceux-ci, sous peine de mort, de demander grace pour lui. Arrivé sur le pont, au lieu de l'exécution, on le fait mettre à genoux, on l'attache à un poteau, le visage tourné contre ses bourreaux qui le couchoient en joue presqu'à bout touchant; on ne prend pas même la précaution que prescrit en pareil cas l'humanité, de lui bander les yeux; et après un intervalle assez long, pour lui faire savourer toutes les horreurs d'un pareil trépas, on lui fait sauter le crâne de vingt balles parties à la fois.

Sa mort fut des plus édifiantes, et telle qu'on avoit lieu de l'attendre d'un confesseur de la foi. Il déploya dans cet instant critique, et soutint jusqu'au dernier moment un caractere courageux et bien prononcé que peu de personnes lui avoient connu jusqu'alors. Il fit sur-tout paroître de profonds sentimens de religion. Il nous demanda pardon de la mauvaise édification qu'il pouvoit nous avoir donnée; il assura qu'il pardonnoit à ceux qui le faisoient périr injustement; il reçut le coup de la mort, en protestant de son innocence.

Cet horrible assassinat d'un de nos confreres, le fruit, comme on voit, d'une maligne dénonciation, fût à la vérité la plus criante des injustices que nous éprouvâmes; mais ce ne fut pas à beaucoup près la seule. Avions-nous quelque discussion avec les matelots ou tous les autres individus de l'équipage? quelque évident que fût notre droit, nous étions assurés qu'on nous donneroit le tort. Voulions-nous faire quelque représentation? quelque juste et raisonnable qu'elle fût, nous savions d'avance que non-seulement elle ne seroit pas accueillie favorablement; mais encore qu'elle nous attireroit les épithetes flétrissantes de brouillons, de séditieux, etc.; et que loin d'alléger nos maux, elle ne feroit que les aggraver et que rendre nos chaînes plus pesantes (1). Aussi devenus

(1) Voici un fait entr'autres qui le prouve : Quelques-uns de nos confreres eurent l'idée de présenter, je ne sais trop quelle pétition, au district de Rochefort. Ils en font part au capitaine, qui non-seulement le leur permet, mais les y en-

sages à nos dépens, prîmes-nous enfin le parti de ne plus faire aucune sorte de demande ni de représentation quelconque. C'étoit le plus prudent sans doute ; mais combien n'est pas pénible pour des cœurs droits et honnêtes, ce déni perpétuel de justice, cette obstination invincible de la part de ceux de qui on dépend à ne vouloir rien écouter, à se refuser aux demandes les plus raisonnables, les plus évidemment suggérées par un pressant besoin ! J'avoue que rien ne m'a tant révolté que ce long tissu d'injustices, ou plutôt que cette injustice unique et continue, durant les cinq et six premiers mois de notre captivité ; et qu'il ne falloit rien de moins que les grands motifs du pardon des injures, que propose le christianisme, pour ne pas invoquer la justice divine contre nos persécuteurs, et ne pas dire au Seigneur comme David, mais dans des sentimens moins parfaits que les siens : *Traitez-les selon leurs œuvres et selon la malice de leurs desseins. Rendez-leur selon les œuvres de leurs mains : rendez-leur ce qu'ils méritent.* Ps 27, 4.

Et quelle plus grande injustice encore, quelle plus affreuse vexation que ces fouilles fréquentes auxquelles nous étions exposés ! Nous en avons subi de la part de nos avides geoliers au moins six ou sept, tant partielles que générales, durant l'espace de dix mois ; et quelques-unes d'une sévérité et avec des circonstances si humiliantes, si alarmantes pour la pudeur, qu'elle souffre même de s'en retracer le souvenir. Les voleurs de Rochefort étoient novices dans l'art de dévaliser les gens, au prix de ceux-ci. Leur brutale cupidité ne respectoit

---

gage, et leur suggere même le fond de la pétition. Dès qu'elle est rédigée, ils la font signer par un prêtre de chaque département, autorisé par ses confreres, à le faire en leur nom ; et aussi-tôt ils la portent au capitaine, afin qu'il en prenne lecture, et la fasse partir. Mais quel est leur étonnement ! Le capitaine entre en fureur, prétendant qu'on le compromet en faisant des pétitions, et ordonne qu'on mette aux fers tous les signataires qui étoient, je crois, au nombre de quatorze. Cet ordre inique est exécuté sur le champ, et nos quatorze pétitionnaires sont enferrés à la file les uns des autres. Ceci, comme on pense, fit tomber tout-à-plat la mode des pétitions, et rendit manchot beaucoup de monde. Personne ne sut plus signer.

rien, et les plus riches prises (1), loin de la satisfaire, ne faisoient que l'enflammer et l'irriter de plus en plus. Ce n'étoit jamais fini avec eux, tant qu'ils soupçonnoient à quelqu'un de nous le moindre meuble de prix ou la plus petite somme d'argent. Une fouille, quelque exacte qu'elle fût, nous en présageoit toujours une autre peu éloignée; et si nous avions eu le bonheur, à force d'adresse et au risque des plus séveres punitions, de dérober à la connoissance des inquisiteurs, quelque livre de piété ou quelque objet de dévotion; le moindre assignat ou quelque peu de numéraire, c'étoit à recommencer quelques semaines après. Nouvelles inquiétudes à avoir, nouveaux expédiens à imaginer, nouveaux dangers à courir, et le plus souvent inutilement; ensorte que la plupart aimoient mieux s'exécuter de bonne grace et sacrifier, dès les premieres fois, tout ce que la religion même leur rendoit le plus cher, que d'être toujours dans des transes mortelles et de lutter perpétuellement contre l'opiniâtre avidité de ces insatiables sang-sues.

Ajoutez que tous les moyens leur étoient bons, pourvu qu'ils parvinssent à leurs fins. Voici quelques faits qui en sont la preuve complette. Peu de jours après notre arrivée (nous étions encore pleins de confiance), on nous fait espérer que nous allons prochainement lever l'ancre et partir pour notre destination. En conséquence on nous avertit de ne prendre, et ce dans nos sacs de nuit, que ce qui nous est strictement nécessaire pour le voyage, qu'on suppose devoir durer environ trois semaines ou un mois: deux ou trois chemises, un seul habit, ainsi du reste; et de mettre ce que nous avions de plus précieux dans nos valises, qu'on rassemblera, nous dit-on, dans un magasin pour vous les remettre dès que vous en aurez besoin. Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait. Chacun de nous s'empresse de s'habiller en voyageur, de faire pour sa route un mince paquet, et de renfermer dans son porte-manteau ses meilleurs effets. Mais combien fûmes-nous honteux et surpris, quand deux ou trois jours après nous vîmes embarquer à-la-fois tous ces porte-

(1) Ils en firent certainement de telles; car sur près de quatre cens que nous étions, presque tous avoient porté de leur pays de riches trousseaux et des sommes considérables. Or, très-peu avoient été dévalisés, comme nous, à Rochefort.

manteaux que l'on conduisit à Rochefort ! onques depuis nous ne les vîmes.

Cependant nos honnêtes geoliers n'ayant pas trouvé dans ces valises ce qui leur tenoit le plus au cœur, je veux dire nos bourses et nos porte-feuilles, que la plupart avoient eu la précaution de garder sur eux, s'aviserent bientôt d'un nouvel expédient pour enlever cette riche proie qui leur avoit échappé contre leur attente. Ils répandent de nouveau parmi nous, et font répandre sous main, par les gens de l'équipage, que nous allons partir sous peu de jours pour les côtes d'Afrique : En conséquence, que chacun de nous ait à faire l'emplette des objets qui lui sont nécessaires pour le voyage.... Mais comme il ne nous étoit pas libre d'aller à Rochefort faire nos affaires nous-mêmes, ils s'offrent généreusement de nous faire toutes les emplettes dont nous pourrions avoir besoin, toutefois en avançant les fonds, comme cela est juste ; car à les entendre nous pouvions parfaitement nous en rapporter à leur probité. En conséquence ils ouvrent un grand registre des objets que nous voulons acheter, et des sommes que nous déposons pour cet effet. Combien ne sont pas crédules des ames droites et honnêtes que préoccupe d'ailleurs un desir véhément ! La plupart d'entre nous donnerent encore cette fois dans le panneau. Nous déposâmes des sommes considérables ; on nous fit signer nos diverses demandes avec grand appareil ; mais ce fut tout : on ne nous fit aucune emplette, et l'on garda notre argent. Aussi ne devions-nous pas partir pour l'Afrique, mais pour un bien plus grand voyage ; et ces gens qui le savoient bien, prétendoient recueillir d'avance notre succession, se réservant à part eux de la faire vaquer sous peu.

Nous n'en fûmes pourtant pas quittes pour cette escroquerie ; car j'ai souvent remarqué que la méchanceté et l'effronterie de ces gens-là alloient toujours croissant. Un trait de coquinerie ou de tyrannie qu'ils avoient fait, les enhardissoit à en faire demain un plus criant encore : et cela est dans la nature du cœur humain. Personne ne devient extrême tout d'un coup, a dit depuis long-temps un pere de l'église qui le connoissoit bien : *Nemo fit de-repente summus.*

Peu de temps donc après cette grande fripponnerie, nos avares officiers, alléchés par le succès, et nous

soupçonnant encore quelque argent, firent, d'autorité, une fouille générale, où nos poches ne furent non plus épargnées que nos sacs de nuit, et qui leur valut des sommes considérables.

Mais quelques-uns de nos confreres n'étant arrivés au vaisseau que postérieurement à cette visite; et n'ayant pu, j'ignore pour quelle raison, être spoliés au moment où ils abordoient, comme c'étoit l usage pour les nouveaux venus; ils crurent, et nous crûmes comme eux qu'ils l'échapperoient. En effet, communiquant avec nous, rien ne leur étoit si facile que de nous donner en dépôt leurs effets les plus précieux, au cas qu'on voulût revenir sur ce qui étoit fait, et qu'on annonçât une fouille partielle de leurs valises. Je crois même que quelques-uns avoient déja pris cette sage précaution. Mais nos officiers étoient trop habiles pour ne pas parer à cet inconvénient. Voici comment ils s'y prirent. Nous étions consternés de l'arrivée de ces compagnons d'infortune, qui achevoient d'encombrer le pont et d'intercepter l'air de notre cachot, où nous ne pouvions déja plus respirer ni nous retourner. Que font nos gens? Attentifs à profiter de tout, ils feignent de s'appitoyer sur notre sort; et publient que les prêtres nouvellement arrivés aient à monter sur le pont avec tous leurs effets; parce qu'on va les envoyer sur un autre vaisseau, attendu qu'il n'y a pas de place pour eux dans celui-ci. Pleins de joie nous prenons congé de ces nouveaux hôtes, qui n'avoient pas moins de satisfaction de nous quitter, que nous de les voir partir. Mais cette satisfaction des uns et des autres fut de courte durée. A peine nos confreres furent-ils montés sur le pont qu'on les fouilla, comme on n'avoit encore fouillé aucun de nous. Nous les vîmes au bout de quelques heures, revenir honteux et consternés, prendre tristement leurs places dont nous avions déja disposé pour nous mettre un peu au large. Qu'on juge de la tristesse des uns et des autres!

Quant à nos coupe-jarrêts, ils ne faisoient que railler avec un sourire moqueur, de ces infâmes brigandages. Ils appellerent ce dernier trait de coquinerie une *ruse de guerre*. C'étoit en effet une terrible guerre que celle qu'ils nous faisoient chaque jour. Je doute que les barbares en fassent une aussi cruelle à leurs plus mortels ennemis. Et remarquez qu'eux seuls avoient la force en main.

Au reste, ce genre de vexation, qu'on ne s'imagine pas que nous ne l'ayons éprouvé que dans les premiers temps de nôtre captivité et du vivant de celui qui donnoit le branle à toutes les atrocités qui se commettoient d'une extrêmité de la France à l'autre; non: six ou sept mois encore après l'exécution de ce monstre; dans un temps où il s'étoit déja fait dans l'esprit public un changement en bien qu'on n'eût osé espérer; et où l'on nous annonçoit de toutes parts notre liberté comme prochaine, nous subîmes la fouille et la visite la plus rigoureuse que nous eussions éprouvée. Nous n'avions pas lieu de nous y attendre à cette époque: en conséquence chacun avoit tâché de réparer ses pertes du mieux qu'il avoit pu, et s'étoit fait un petit trousseau des effets laissés par nos confreres morts pour se défendre des rigueurs de l'hiver qui approchoit. Mais ce fut sans fruit, du moins pour nous. Il se trouva par le fait que nous n'avions travaillé que pour les matelots du *Washington*, vaisseau sur lequel on nous transféra pour lors (1). Je

(1) Il faut rendre justice au capitaine des *Deux-Associés* et à son lieutenant. Ils ne nous eussent pas traité de la sorte; ils avoient un peu suivi l'impulsion générale, et commençoient dès lors à montrer quelque humanité à ceux de nos confreres qui étoient restés sur leur bord. Il m'est doux, après avoir dit sans ménagement ce qui est à leur charge, de pouvoir leur rendre un témoignage moins désavantageux.

J'en dois toutefois un bien plus honorable au capitaine de l'*Indien*: Nous fûmes en dépôt sur le bord de cet honnête homme pendant plusieurs mois, et pendant tout ce temps, nous n'eûmes qu'à nous féliciter d'avoir été confiés à sa garde. On ne pouvoit desirer plus d'humanité, plus d'affabilité, jointes à un sens plus droit. Il alla jusqu'à verser des larmes, lorsque nous le quittâmes. Un vieux marin verser des larmes!... Sur des prêtres!.... *O portentum!* Aussi ce brave homme avoit-il de la religion; ce qui est un autre prodige non moins surprenant dans un marin.

Mais le capitaine du *Washington!*... Oh! il fut intraitable, presque jusqu'à la fin: *Illi robur et æs triplex circà pectus erat.* Je crus qu'il mourroit impénitent. Il y avoit cependant quelque lueur d'espérance pour sa conversion, justement au moment où nous le quittâmes. C'est ce même capitaine qui, peu auparavant, avoit enlevé d'un seul coup de filet, dans l'isle *Citoyenne*, où l'on avoit déposé les malades, comme je le dirai plus bas, une quantité très-considérables d'habits des prêtres, qui y étoient morts en grand nombre. Les infirmiers, nos confreres, les avoient exposés au grand air, et les destinoient à

dis : pour les matelots ; car cette fois ce ne fut plus seulement des officiers, ou soi-disant tels, qui firent la noble fonction de détrousser des prêtres ; mais d'avides et de durs matelots, entre les mains desquels les officiers nous livrerent, et qui croyoient sans doute avoir des pirates en leur disposition, à en juger par la maniere indigne dont ils nous dépouillerent, sans aucun respect pour la décence. Ils prenoient sans façon parmi nos effets tout ce qui étoit à leur gré ; linge, habits, chaussure, tandis que les officiers, comme pensant plus noblement, se contentoient de faire la chasse aux assignats (1).

---

ceux d'entre nous qui, relevant de maladie, se trouvoient presque sans vêtement, à l'entrée de la saison rigoureuse : mais le capitaine du Washington les prévint. Un beau matin il aborde à l'isle, avec quelques gens de son équipage, et fait enlever, comme d'un coup de baguette, tous ces effets. De quel droit ? Je l'ignore, puisque la plupart d'entre nous n'étoient pas encore sous sa férule ; mais qui ne sait l'axiôme rebattu du bon Lafontaine ? *La raison du plus fort*, etc.

(1) Ce fut en cette occasion que, malgré toute la perspicacité de ces Argus, je parvins à sauver de leurs griffes un exemplaire précieux du *nouveau Testament*, le seul livre pieux que j'eusse conservé à travers mille dangers. Nous venions d'aborder, et nous étions sur le pont, dans la partie affectée à l'équipage. On fouilloit quelques-uns de mes confreres que j'avois laissé passer les premiers, selon ma méthode ordinaire. Un des premiers matelots, à qui je m'adressai, ne sachant où satisfaire à un besoin naturel, après m'avoir refusé plusieurs fois, prit enfin le parti, vaincu par mes instances, de me conduire à l'endroit destiné à cet effet, dans la partie du vaisseau que nous devions habiter, et où étoient déja un grand nombre des nôtres, qui avoient subi la visite, à la charge toutefois qu'il me garderoit à vue. Il ne me garda pourtant pas si bien que par fois il ne détournât les yeux de dessus moi, s'amusant à converser avec quelques-uns de mes confreres. Je m'en apperçus, et je n'eus garde de laisser échapper une occasion si favorable de cacher, entr'autres objets, mon nouveau Testament, dans un petit enfoncement que laissoit, en dehors du vaisseau, une poutre rentrante. J'allai me faire fouiller, et à mon retour, je trouvai le précieux dépôt à l'endroit où je l'avois laissé.

Je tentai cependant, avant d'aller me faire visiter, un autre ruse qui ne me réussit pas moins heureusement ; mais ce ne fut pas sans que j'éprouvasse quelque frayeur. Encouragé par ce premier succès, je voulus encore soustraire une petite croix d'argent remplie de reliques, que je répugnois presque également

Encore

Encore si le peu d'effets de premiere nécessité que nous laissoient ces brigandages périodiques eût été à l'abri des voleurs subalternes !.... Mais les gens de l'équipage imitoient leurs chefs à merveille, et à ce titre ils avoient tous des dispositions admirables pour devenir à leur tour chefs de bande. On peut dire que le vol

---

ment à jetter à la mer et à laisser profaner par ces impies. J'étois revenu sur le pont du côté de l'équipage. Je saisis un moment où tous, mousses, matelots, sentinelles même, s'amusoient à regarder une chaloupe qu'un vent impétueux repoussoit de notre vaisseau, chaque fois que les matelots étoient sur le point d'aborder. Je promene mes regards pour découvrir si quelqu'un me voit, et croyant n'être apperçu de personne, je glisse ma croix par une espece de sabord pratiqué dans la cloison qui séparoit l'équipage des prêtres déportés, espérant qu'elle tomberoit entre les mains de quelqu'un de mes confreres, qui me la rendroit sans difficulté. Il y eut à la vérité un mousse qui me vit; mais il ne sut pas quel étoit l'objet que j'avois prétendu cacher. Il cherche aussi-tôt à s'en assurer; il tourne et retourne autour du sabord; il cherche; il examine au-dessus, en dessous du canon; il n'apperçoit rien. Je le vois alors s'aboucher avec un matelot, auquel il montre l'endroit, en lui demandant sans doute conseil. Ce n'est pas tout: il s'approche de moi, m'examine attentivement, et à plusieurs reprises, depuis les pieds jusqu'à la tête, cherchant vraisemblablement à retenir mes traits et mon costume; et de ce pas, il va droit à la chambre où se faisoit la visite de nos effets. Je ne doutai pas un instant qu'il n'allât me dénoncer, et que je ne fusse, sinon fusillé, tout au moins mis aux fers pour plusieurs jours. Cette perspective, comme on peut se l'imaginer, ne m'amusoit gueres. Toutefois, je pris mon parti. Après avoir fait mon sacrifice à Dieu, j'allai prier un de mes confreres, qui attendoit son tour pour être fouillé, assis sur un petit banc, près la caverne aux voleurs, de ne point passer si-tôt, et de me laisser entrer brusquement avant lui et à sa place, quand ce seroit à lui à passer. Je voulois par-là donner le change au mousse dénonciateur, qui avoit sans doute observé que je n'étois pas encore en rang. Je fis plus : quand le moment fut arrivé, je changeai subitement de costume en un coin, et je me glissai à la hâte dans le sallon où l'on inventorioit si habilement nos effets. Je ne sais pas si cette ruse me servit, ou si j'avois faussement soupçonné le mousse. Quoiqu'il en soit, on ne m'accusa d'avoir soustrait aucun effet. Si je fus fouillé, questionné, visité dans toutes les regles, Dieu le sait! Mais enfin j'en fus quitte pour cela, et pour quelques transes assez vives. Ma croix à reliques, que je conservai en dépit de nos impies iconoclastes, me fit bientôt oublier ce moment de terreur.

étoit perpétuellement à l'ordre du jour sur notre vaisseau ; et je doute que Saint Paul pût avec plus de fondement que nous, mettre ce genre d'épreuve au rang des peines dont il fait une si longue énumération dans la seconde épître aux Corinthiens : *Periculis latronum.* Ce n'étoit pas seulement les *cambusiers* ou dépensiers qui s'engraissoient de notre substance, en rognant arbitrairement nos minces rations, comme je le dirai plus bas ; ce n'étoit pas seulement ceux qui, dans les derniers temps, nous vendoient quelques comestibles, qui nous rançonnoient d'importance ; ceux à qui dans des momens de trouble et de frayeur, nous avions confié quelque dépôt précieux, qui le nioient effrontément ou n'en rendoient que la moindre partie : c'étoient encore tous les gens de l'équipage, grands et petits, qui étoient perpétuellement aux aguets pour grossir leurs trousseaux aux dépens des nôtres. S'il nous arrivoit par mégarde de laisser quelque habit à l'écart, ou de perdre d'un instant de l'œil du linge que nous avions tendu aux cordages, après l'avoir lavé ; il disparoissoit en moins de rien, et c'étoit toujours le vent qui étoit accusé par les voleurs. Le vent l'avoit détaché, le vent l'avoit emporté, le vent avoit tout fait ; c'étoit toujours le vent qui avoit tort, même alors qu'il ne souffloit pas. Il faisoit beau, certes, accuser le vent, car il ne pouvoit répondre. Je ne sais si c'étoit lui aussi qui enlevoit adroitement la morue des vases où nous la faisions macérer pendant la nuit : Ce qu'il y a de certain, c'est que souvent nous ne l'y trouvions plus ou nous la trouvions considérablement diminuée, quand au matin nous voulions la retirer de l'eau pour la faire cuire. Ceci alla au point que le capitaine lui-même n'y sût d'autre remede que de faire couvrir et fermer à clef ces bacs à morue. En un mot c'étoit une merveilleuse école de détachement que notre vaisseau. Il falloit y être fait à tout, comme l'apôtre Saint Paul ; on n'y apprenoit pas seulement à supporter la privation d'une foule de choses nécessaires, ce semble, à la vie ; mais encore à ne tenir à aucune de celles qu'on croyoit posséder (1). Est-il, je le demande,

(1) *Ubique et in omnibus institutus sum. Scio et esurire et penuriam pati.* Ad Philipp. 4, 12.

quelque chose de plus pénible à la nature que cet état habituel de défiance trop bien fondée, de ceux au milieu desquels on est forcé de vivre, et cette nécessité d'être toujours sur ses gardes, et comme en sentinelle, pour ne pas se voir enlever jusqu'à son dernier vêtement, ou le foible soutien de sa languissante vie?

A tant de peines morales, ajoutez-en une, qui est si sensible pour les ames tant soit peu élevées, et que la religion la plus profonde toute seule, peut leur rendre supportable: l'humiliation: je ne parle pas seulement de celle qu'il y avoit pour des hommes qui avoient joui d'une honnête aisance, à manquer généralement de tout, comme je viens de le dire, à se voir vêtus de haillons, couverts de crasse et rongés de plus de vermine que les mendians les plus délaissés; mais je parle principalement de celle que nous faisoient éprouver les ordres impérieux d'insolens subalternes, qui d'un seul coup de filet faisoient mouvoir au gré de leur caprice quatre cents prêtres comme un seul homme; les injurieux propos de grossiers matelots qu'il falloit dévorer sans mot dire; les invectives des derniers mousserots qu'il falloit faire semblant de n'entendre pas; et sur-tout la mauvaise humeur, les caprices, la hauteur d'anciens rameurs ou canotiers travestis en officiers, qui insultoient quelquefois à nos maux par leurs piquantes railleries; qui après s'être fait demander les dégoûtans haillons d'un confrere mort, ou une mauvaise cuiller de bois, aussi souvent et avec autant d instances qu'on eût autrefois sollicité un régiment ou une abbaye, nous les jetoient dédaigneusement du haut de la cloison qui les séparoit de nous, et traitoient même d'orgueilleux ceux qui ne briguoient pas de pareilles faveurs: car tel étoit l'état extrême d'opprobre et d'abjection extérieure où l'on nous avoit réduits. Qui de nous alors eût pu ne pas se rappeller ces paroles du roi Prophête, qui peignoient si bien notre état, en même temps qu'elles en faisoient la consolation, en nous rappellant les humiliations bien plus grandes encore de l'homme-Dieu: *Et moi, je suis un ver de terre et non un homme: je suis l'opprobre des hommes et l'objet du mépris de mon peuple.* (Ps. 21, 7.); et ces autres encore de Saint Paul: *Nous sommes devenus comme les ordures du monde, comme les balayures que tout le monde rejette.* (I. Cor. 4, 13).

Ajoutez encore l'état habituel et forcé de désœuvrement où nous vivions, cette pénible inaction et cette sorte d'engourdissement de l'ame, qui n'ayant rien qui pût alimenter son activité et renouveller ses idées, étoit forcée de retomber douloureusement sur elle-même et sur-tout ce qu'elle souffroit. Pas le moindre livre de quelque nature qu'il fût, qui pût durant un quart-d'heure nous faire oublier nos peines et charmer nos ennuis (1): pas même la moindre possibilité de se recueillir un instant pour réfléchir au milieu d'un murmure, pour ne pas dire d'un tintamarre et d'un vacarme continuel; au milieu d'une cohue où l'on étoit coudoyé, froissé, foulé à tous les instans. Quel supplice pour des hommes accoutumés, pour la plupart, à méditer, et pour qui le besoin de nourrir leur esprit de réflexions et de lectures, n'est guere moins impérieux que celui de boire et de manger!

De ce défaut d'exercice de toutes nos facultés intellectuelles, s'ensuivoit une sorte d'abrutissement involontaire, qui étoit, à mon avis, ce qu'il y avoit de plus humiliant et de plus déplorable à tous égards dans notre état. Nous étions insensiblement devenus tout corps. Nous vivions au jour la journée, presqu'uniquement occupés comme les sauvages errans dans les forêts, à pourvoir aux besoins physiques et à nous défendre comme nous le pouvions contre le froid, la faim, la maladie et les insectes rongeurs qui nous dévoroient (2).

---

(1) Je parle de la presque totalité de mes confreres; car quand, parmi nous, il se fut trouvé vingt volumes de toute espece d'ouvrage, (et je ne crois pas qu'ils s'y trouvassent) qu'étoit-ce que vingt volumes pour occuper près de quatre cens prêtres, pendant une aussi longue captivité? Ma proposition n'en est donc pas moins vraie du plus grand nombre d'entre nous, quoiqu'il soit vrai de dire qu'il y ait toujours eu quelqu'un des nôtres, qui a eu le talent de conserver ou de se procurer quelque livre. Par exemple, j'avoue qu'en mon particulier je n'en manquai jamais, tandis que la maladie ne m'ôta pas la faculté de lire.

(2) On ne se fait pas d'idée d'un pareil état, à moins qu'on ne l'ait éprouvé. Cela est si vrai qu'à notre retour dans le sein de nos familles, nos parens, nos amis, toutes les personnes de notre connoissance, quoique très-sensibles aux maux que nous venions d'éprouver, quoique très-convaincus qu'ils

Encore si nous eussions vu un terme certain, quoiqu'éloigné, à nos maux! mais nous n'y en découvrions

---

avoient été extrêmes, ne paroissoient pourtant pas se douter seulement de cet anéantissement total dont nous ne commencions qu'à sortir. On nous parloit de la même maniere et des mêmes objets qu'avant notre déportation, comme si nos idées eussent été les mêmes, ou plutôt comme si nous n'eussions pas été totalement dépourvus d'idées. Je ne manifestois pas ce que je pensois; mais je ne pouvois comprendre que l'on s'adressât à moi, comme autrefois, pour me demander des avis touchant la perfection, comme si j'eusse été capable d'en donner; pour recevoir le sacrement de pénitence, comme s'il n'eut pas été très-possible que jeusse oublié la formule d'absolution. Rien assurément n'eut été moins surprenant, puisque tel de mes confreres avoit oublié jusqu'à l'oraison dominicale. J'avoue que ceux, en très-petit nombre, qui ont été exempts des maladies qui ont moissonné la plupart d'entre nous, n'ont pas peut-être éprouvé à ce point le dépérissement total de leur être. Quant à moi; je puis affirmer qu'au moment où j'écris ceci, il n'y a guere que trois à quatre mois (et j'ai obtenu ma liberté depuis pres d'un an) que j'ai repris le plein usage de ma raison, et recouvré le libre exercice de toutes mes facultés. Encore me semble-t-il par fois que je suis comme un homme à demi éveillé qui sort d'un long et pénible rêve. Je suis tenté de me frotter les yeux, et de me demander si tout ce que je vois n'est pas un nouveau songe; de même que je doutois pendant ma captivité, si tout ce qui m'arrivoit étoit réel; s'il étoit bien vrai, par exemple, que je fusse sur un vaisseau environné de morts et de mourans, et sérieusement occupé à détruire la vermine qui se multiplioit d'un jour à l'autre dans mes habits, à lessiver mon linge ou à broyer la gourgane?

Me sera-t-il permis à cette occasion de faire une réflexion qui pourra peut-être piquer une certaine classe de lecteurs? C'est quelque chose de singuliérement intéressant pour un observateur, pour un philosophe, que cette espece de résurrection morale d'un homme long-temps privé de l'usage de toutes ses facultés physiques et intellectuelles, et qui vient à les recouvrer presque subitement. On croit renaître. C'est une sorte de métamorphose qui tient du prodige, ou, si l'on veut, de nouvelle création, j'ai presque dit d'apothéose. Combien toutes les idées sont-elles plus nettes et plus distinctes, les sensations plus vives et plus agréables, les sentimens plus profonds, toutes les opérations de l'ame plus parfaites et mieux senties! Avec quelles délices méditois-je sur ma couche douloureuse quelques-uns des sublimes pseaumes de David, lorsque commençant à reprendre le sommeil, à la suite d'une insomnie absolue de près d'un mois, je me réveillois dans la nuit, après quelques heures de repos, et me rappellois ces

d'autre que la mort. Sans aucune relation avec le reste des hommes, ignorant absolument ce qui se passoit en Europe, nous ne savions ni si nos parens et nos amis vivoient encore (1), ni si la moitié de la France n'étoit pas ensevelie sous les ruines de l'autre moitié (2), ni même

---

paroles touchantes que ce grand roi adressoit à Dieu : *Je me souviens de vous sur mon lit, et je passe les veilles de la nuit à penser à vous, parce que vous avez été mon protecteur,* (Ps. 62, 7). *Je me levois au milieu de la nuit, pour vous rendre gloire sur les jugemens qui regardent la justice dont vous êtes l'auteur.* (Ps. 118, 62). *Durant la nuit, élevez vos mains vers le sanctuaire, et bénissez le Seigneur.* (Ps. 133, 2). C'est que dans cet heureux état, tout est neuf pour vous, tout est jouissance. Tel un jeune homme dont les facultés se développeroient tout-à-coup : ou tel un vieillard long-temps infirme et perclus qui recouvreroit subitement l'usage de ses membres et la premiere vigueur du jeune âge. Oh ! que n'éprouvera donc pas notre ame, au moment où dégagée de ce limon grossier qui l'appésantit, elle passera, sans état intermédiaire, à une meilleure vie !.... Que n'éprouvera-t-elle pas, sur-tout, au moment où elle reprendra ce corps, mais tout renouvellé comme celui de l'Aigle : *Ut aquilæ,* (Ps. 102, 5), tout rajeuni et comme spiritualisé !.... Grand Dieu ! que les motifs que nous offre notre religion pour nous animer à la vertu, sont nobles et puissans ; que ses dogmes sont doux et consolans !.... Heureux, religion sainte, le mortel qui le croit d'une foi ferme et inébranlable ! Plus heureux celui qui te pratique avec une fidélité constante et inviolable ! *Beati qui audiunt et custodiunt !* (Luc. 11, 28).

(1) Je dis *encore :* car quoiqu'il n'y eût pas très-long-temps que nous les avions quittés, il nous sembloit qu'il y eût des siecles. Ajoutez qu'ayant vu mourir tant d'hommes à nos côtés, nous ne pouvions concevoir qu'il n'en eût pas été de la sorte par-tout. Je ne revenois pas de mon étonnement, à mon retour des vaisseaux, quand je voyois pleins de vie des vieillards que je croyois depuis long-temps réduits en poussiere ; quand je trouvois toutes choses à-peu-près dans le même état où je les avois laissées en partant, tandis qu'autour de moi il s'étoit fait tant de changemens, et que j'avois vu si souvent la scene se renouveller.

(2) Convenons pourtant de la vérité. On ne manquoit pas de nous apprendre les avantages que la république remportoit sur ses ennemis ; et quand les patriotes avoient eu quelque succès, on avoit grand soin de nous lire à haute voix et d'un ton emphatique, le bulletin de la convention. Par exemple, on n'eut garde de nous laisser ignorer la prise de Fontarabie ; mais de pareilles nouvelles ne nous donnoient guere lieu d'esperer notre liberté, et l'on s'imagine bien que nous les écoutions au moins avec indifférence.

en quel mois, en quelle année nous étions. Nous étions au pied de la lettre, selon l'expression du psalmiste : *Comme ceux qui dorment dans les sépulchres.* (Ps. 87, 6), sans aucun espoir de recouvrer jamais notre liberté, si ce n'est par le moyen de cette secourable libératrice qui soustrait à jamais les malheureux aux fers des tyrans. Nous fûmes dupes à la vérité, pendant les deux premiers mois, des espérances trompeuses qu'on nous donnoit, que nous allions partir pour l'Afrique ; mais enfin l'expérience nous détrompa. Nous vîmes clairement qu'on nous jouoit, et que c'étoit un parti pris de nous laisser nous consumer peu-à-peu dans ce malheureux égoût. En effet nous périssions chaque jour en très-grand nombre, à-peu-près comme ces insectes aîlés qu'on voit aux approches de l'hiver tomber dans nos appartemens sans chaleur et sans vie. Qui eût osé, dans cet état de choses, se flatter de revoir jamais ses foyers (1) ? Peut-on se figurer une plus douloureuse existence que la nôtre ? elle étoit pire cent fois que la mort. Aussi ai-je vu plusieurs de mes confreres desirer celle-ci avec une sorte d'impatience, et déclarer hautement que s'ils n'eussent été retenus par le frein salutaire de la religion, ils se fussent jetés à la mer pour terminer dans les flots leurs maux avec leur vie. On ne sera pas surpris de trouver, même dans de confesseurs de la foi, ce sentiment si naturel au cœur humain malheureux, et certainement très-excusable, lorsqu'il est subordonné à la volonté divine (2), quand on saura les maux physiques de tout genre, *Illa quæ extrinsecùs sunt*, (II Cor. 11, 28), qui achevoient de mettre le comble aux peines morales dont on vient de voir une esquisse imparfaite.

Saint Paul disoit aux premiers chrétiens pour leur apprendre à retrancher à-la-fois tous les besoins factices : *Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti*

---

(1) *Ego dixi : in dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi.... Non aspiciam hominem ultra et habitatorem quietis.* Is. 38, 10, 11.

(2) Témoin le saint homme Job. (Cap. 7, v. 15.) Témoin le prophete Elie. (3 reg. 19, 4.) Témoin le grand apôtre lui-même, qui nous apprend que ses maux allerent au point de lui rendre la vie à charge. *Supra modum gravati sumus.... Ita ut tæderet etiam vivere.* 2 ad. Corinth. Cap. 1, v. 8.

simus, (I. Tim. 6, 8), « Ayant des alimens et des vêtemens, ne desirons rien davantage ». En effet, pour le rapide trajet, ou plutôt pour la courte apparition que nous faisons en ce monde, que faut-il de plus à l'homme vraiment raisonnable, et sur-tout à l'homme solidement chrétien?

Et qu'eussions-nous desiré au-delà? Hélas! en consentant à nous laisser exporter en un barbare et lointain pays, plutôt que d'être infideles à notre religion, n'avions-nous pas renoncé à tous les agrémens et aux moindres douceurs de la vie? Mais qui eût cru que cette premiere destination n'ayant pas été remplie, nous manquerions au sein de notre propre patrie, non-seulement de ces aises et de ces commodités, mais encore de tous les objets de premiere et de stricte nécessité!

On a déja vu que peu de jours après notre arrivée, on nous avoit enlevé d'un seul coup presque tout notre linge et nos vêtemens, et que cependant les matelots enchérissant sur les officiers, se permettoient encore de fureter par fois dans nos sacs de nuit, et de glaner après leurs maîtres. Le peu d'effets qui échapperent à tant de mains spoliatrices, suffit, pendant quelques mois, à des hommes qui ne tenoient à rien. Mais enfin après un certain temps, ces habits et linge que nous ne quittions ni jour ni nuit, s'userent, car le Seigneur ne renouvella pas en notre faveur le miracle qu'il avoit fait autrefois en faveur de son peuple dans le désert (1). Au bout de quelques mois, nous nous trouvâmes uniquement revêtus de linge et d'habits si usés, si étrangement mal-propres, si infectés de vermine (2), si imprégnés de miasmes

---

(1) *Vestimentum tuum quo operiebaris nequaquam vetustate defecit.... En quadragesimus annus est.* (C'est le Seigneur qui parle à son peuple.) Deuter. 8, 4 et Cap. 29, v. 5. *Adduxit vos quadraginta annis per desertum; non sunt attrita vestimenta vestra, nec calceamenta pedum vestrorum vetustate consumpta sunt.*

(2) (Je préviens charitablement les lecteurs muscadins, comme aussi les femmes délicates, à qui la vue d'une araignée fait soulever le cœur, si la révolution ne les a pas corrigées de ces minauderies ridicules, de ne pas lire la note qui suit.) On n'a pas d'idée de l'inconcevable quantité de poux qui nous dévoroient le jour et la nuit. Plusieurs de nous périrent, sans qu'on put assigner d'autre cause de leur mort que celle-ci; fétides,

fétides, et la plupart si déguenillés, s'il m'est permis d'employer cette expression ignoble, que les plus pauvres

---

soit que ces insectes, qu'ils ne purent réussir à extirper, pompassent la partie la plus pure de leur sang (et en effet on les voyoit pâles et exténués comme des hommes à qui on auroit fait coup sur coup d'abondantes saignées); soit que, pour appaiser les intolérables démangeaisons qu'ils leur causoient, ils se déchirassent le corps au point d'y occasionner des plaies, qui, dans la suite, sont devenues mortelles.

Notre grande occupation, dès que nous étions libres de monter sur le pont, et dans l'intervalle des repas, étoit de donner la chasse à ces ennemis du corps humain. Et quelle difficulté n'y éprouvions-nous pas! Il falloit, en se dépouillant, s'exposer, l'hiver, à un froid glacial, capable de causer la mort; outre que, dans le principe, on nous avoit assigné pour cette guerre avilissante, un champ de bataille très-circonscrit, où ces perfides ennemis qui ne se tenoient pas pour vaincus s'ils n'étoient véritablement morts, avoient le courage de se relever après leur chûte, et d'escalader invisiblement les jambes de ceux qui croyoient de bonne foi fouler aux pieds leurs cadavres.

Un de mes grands chagrins, lorsque je me vis privé d'une vieille montre de cuivre qu'on me confisqua comme si elle eut été d'or fin, fut de ne pouvoir m'assurer combien de temps je donnois par jour à ce noble exercice de tuer des poux, surtout pendant le séjour que je fis à l'hôpital de mer durant ma convalescence. Je demeurois sur le pont le plus qu'il m'étoit possible, uniquement occupé à débarrasser mes vêtemens de cette odieuse vermine; mais s'il m'arrivoit par fois de redescendre auprès de cette foule de lazares expirans qui étoient au fond de la chaloupe, pour confesser l'un, animer l'autre, faire la recommandation de l'ame à celui-ci, fermer les yeux à celui-là, je remontois couvert de plus de poux qu'auparavant. Je fus obligé de me mettre en petite veste, quelque peu décent que fut ce costume, pour rendre à mes confreres ces devoirs de charité.

Enfin que dirai-je de plus? Quelques femmes charitables de Saintes, qui, lors de notre arrivée dans cette bienfaisante cité, eurent le courage de lessiver (gratuitement) notre linge, comparoient la vermine qui resta au fond du cuvier, après la premiere opération faite, au riz qui s'amoncele au fond du vase, où on le lave, avant de le faire crever.

Ces détails, je l'avoue, sont repoussans au suprême degré; mais il faut bien que le lecteur ait le courage d'apprendre ce que les confesseurs de la foi ont eu le courage de supporter. Combien est-il plus pénible d'endurer de pareilles épreuves, que d'en lire le récit!... Je le demande maintenant: le saint homme Job, pouvoit-il dire avec plus de raison que nous,

d'entre les pauvres qui vont mendians de porte en porte, eussent dédaigné de les ramasser. Nous eûmes beau les laver (1), nous eûmes beau les coudre, les sarcir, les rapiécer, tant qu'il nous resta le moindre lambeau de vieille étoffe, ou un brin de fil, de quelque couleur qu'il fût; il vint un temps où ils ne purent plus nous garantir suffisamment des injures de l'air.

Et ce fut cependant avec de pareils vêtemens qu'il fallut, au sortir de longues maladies qui nous avoient exténués, essuyer les rigueurs d'un des plus cruels hivers qu'il y ait eu de mémoire d'homme, et cela sans jamais voir de feu, ni même de lumiere (2); qu'il falloit prendre nos repas sur le pont, exposés au grand air et aux frimats; passer les nuits dans l'intérieur du bâtiment à la vérité, mais cependant dans un emplacement ouvert à tous les vents, sans matelats, sans paille même pour nous servir de lit; et la plupart sans autre couverture qu'une voile de navire que le capitaine des Associés nous fit donner par charité. Qu'on s'imagine, si on le peut, ce que nous dûmes souffrir, puisque dans le reste de la France, avec la ressource des meilleurs vêtemens et

---

aux vers et à la pourriture? *Pater meus es, mater mea et soror mea.* « Vous êtes mon pere, vous êtes ma mere et ma » sœur. » C. 17. 14.

(1) Toujours sans savon, cela s'entend, à l'eau froide et à l'eau de mer, qui, outre qu'elle occasionne des démangeaisons à la peau, et ne seche jamais parfaitement, n'a pas une propriété détersive.

(2) Cela est vrai aux pieds de la lettre, de ceux de nos confreres qui resterent au Washington, après notre translation sur ce navire, et même de la plupart de ceux qui étoient restés ou revenus aux Associés. Quant à moi, on me ramena sur ce dernier vaisseau au commencement de l'hiver, pour cause de maladie. Or, il y avoit, à la vérité, dans la partie que nous habitions, deux cheminées prétendues; l'une pour la cuisine du capitaine, et l'autre pour celle des matelots; mais il falloit être bien ingambe et bien adroit pour en approcher, et sur-tout d'un caractere bien humble et bien aguerri aux mauvais complimens, pour tenter de s'y chauffer; sans parler des accidens multipliés auxquels on s'exposoit en voulant y demeurer seulement quelques minutes, et sur-tout de la fumée intolérable qu'il falloit se résoudre à humer, au risque d'étouffer. Il est vrai qu'on étoit exposé à ce dernier inconvénient, soit qu'on voulut se chauffer ou non.

des appartemens les plus chauds, avec tous les secours de l'art et de la nature, on avoit encore tant de peine à se défendre des rigueurs excessives du froid !

Aussi un grand nombre de ceux d'entre nous qui avoient échappé aux chaleurs pestilentielles de l'été, au défaut d'air et à toutes les maladies qui avoient fait parmi nous de si cruels ravages, ne purent-ils résister à cette derniere épreuve. Tout ce qu'il restoit parmi nous de gens âgés, rhumatistes, cacochimes, etc., fut moissonné par l'hiver de 1795. Les autres contracterent des maladies dont ils se ressentiront vraisemblablement le reste de leurs jours.

Convenons cependant que cette nouvelle mortalité fut en partie l'effet de la petite quantité et sur-tout de la mauvaise qualité des alimens qu'on nos donnoit. Or, tout le monde sait que le biscuit et les salaisons sont extrêmement échauffans, et qu'ils engendrent le scorbut. Ajoutez que nous manquions souvent d'eau douce pour éteindre le feu qui dévoroit nos entrailles. et que nous n'avions d'ordinaire pour étancher notre soif, qu'un peu de vin de Saintonge, très-gros et très-chargé, qui eût eu besoin d'être long-temps attendu. Nos confreres du *Washington* furent trois semaines au moins sans pouvoir se procurer une goutte d'eau douce, même pour y faire baigner le porc salé et la morue, ensorte qu'ils étoient réduits à la triste alternative, ou de périr de faim ou de soutenir leur triste vie avec des alimens qui, en paroissant l'entretenir pour le moment, la minoient sourdement et leur préparoient une mort prochaine.

Mais si ces inconvéniens étoient l'effet inévitable des monceaux énormes de glaces au milieu desquels nos vaisseaux étoient comme bloqués, ensorte qu'il étoit impossible de se servir des chaloupes et d'aller faire provision d'eau douce, ce n'est pas à cette même raison qu'il faut attribuer l'insuffisante quantité d'alimens qu'on nous a donnés durant tout le temps de notre détention.

On sera surpris sans doute que nous nous plaignions de l'insuffisance des alimens, quand on saura que nous avons eu pendant plus de six mois une quantité raisonnable de vin et une livre et demie de pain chaque jour, sans compter les autres comestibles qu'on nous donnoit en sus. Nous-mêmes nous fûmes long-temps à ne pouvoir résoudre ce problême, et à ne concevoir pas

d'où pouvoit provenir le murmure habituel de nos estomacs ; mais l'expérience plus forte que tous les raisonnemens, et plus décisive que toutes les spéculations creuses des économistes, nous convainquoit à notre préjudice de l'insuffisance de nos alimens. Nous enragions de faim (1), nous maigrissions et dépérissions à vue

---

(1) L'expression n'est pas trop forte. Combien de fois nous est-il arrivé, dans les premiers temps de notre détention où les cœurs de nos géoliers n'étoient pas encore achevés de pétrifier, d'aller en foule à la dépense après le repas, demander par grace un morceau de pain! Le dépensier touché de compassion, se laissoit par fois fléchir; mais tous ne pouvant avoir part aux distributions peu abondantes qu'il faisoit, c'étoit à qui allongeroit davantage le bras, et happeroit le premier le triste aliment que chacun dévoroit des yeux. Des hommes faits, qui s'estiment et se respectent mutuellement!... Des prêtres!... S'arracher, pour ainsi dire, le pain des mains!... Ne falloit-il pas que le besoin fut extrême?

Voici pourtant quelque chose de pire. J'ai vu de mes propres yeux un de mes confreres, demander avec instance quelques morceaux de pain, restes méprisés de la table du capitaine, qu'on se disposoit à donner aux pourceaux. Sur le refus du mousse qui les portoit, je l'ai vu, si-tôt que cet enfant eut disparu, les retirer précipitamment du bac de ces animaux, imbibés d'eau de vaisselle et d'autres immondices, pour en faire sa nourriture. Indigné du procédé du mousse, je pris sur moi (c'étoit long-temps après la mort de Robespierre, et nous commencions à hausser la voix), je pris sur moi de représenter au capitaine qu'il étoit révoltant pour l'humanité, que l'on donnât du pain aux animaux, tandis que des hommes en manquoient. Cette vérité étoit atterrante : elle frappa l'officier. Etourdi du coup : *Ton observation*, me dit-il, *paroît assez juste*, et il me fit raconter le fait; mais bientôt revenu à lui, il se ravisa, et crut se tirer d'embarras, et me repliquant que ce pain appartenoit incontestablement à ceux qui le faisoient donner aux pourceaux, et qu'ainsi c'étoient eux-mêmes qui étoient censés en faire usage, puisqu'ils devoient un jour manger la chair de ces animaux. Ce fut toute la réponse que j'en eus. Elle étoit sans replique : je n'insistai pas. On continua à donner du pain aux cochons du capitaine, et les prêtres déportés furent réduits, comme ci-devant, à leur envier cette nourriture : *Porci manducabant*, (*hi vero*) *cupiebant implere ventrem suum.* (Luc 15, 16.)

On lit bien dans l'évangile que Lazare desiroit se rassasier des restes de la table du mauvais riche, et que personne ne s'empressoit de les lui donner : *Nemo dabat illi.* (Luc. 16, 21.) Mais il n'est écrit, je crois, nulle part, qu'on les lui refusât

d'œil ; pouvions-nous douter que nos subsistances ne fussent trop modiques ? Qu'on y réfléchisse en effet. Pour des hommes qui respirent journellement l'air singulièrement appétissant de la mer ; pour des hommes qui ont le feu dans le sang, qui relevent presque tous de maladies, qui sont couverts d'insectes rongeurs qui les épuisent, et qui ne peuvent se procurer aucun autre comestible à prix d'argent. Qu'est-ce qu'une livre et demi d'un pain grossier, matériel, plein de balle et très-peu nourrissant (1) ? Un homme ne prend-il communément qu'une livre et demi, ou même deux livres de nourriture par jour ? Qu'on en fasse l'expérience ; je ne crains pas d'avancer qu'il ne consomme pas journellement moins de trois ou quatre livres pesant de tous alimens solides, sans faire mention des liquides. Quand nous avions mis de côté ce qu'il nous falloit de pain pour la soupe (qu'on nous donnoit aux *Associés* deux fois le jour, et une fois seulement au *Washington*), à peine nous en restoit-il quelque peu pour joindre aux autres alimens qu'on nous servoit, et qui étoit un bien foible supplément. C'étoient le plus souvent quelques *gourganes* ou féves de marais de la petite espece, bouillies tout uniquement dans l'eau destinée à faire la soupe ; et qui, outre qu'elles donnoient chacune asyle à une famille entiere de charansons (2), n'étoient

---

impitoyablement pour les donner de préférence aux pourceaux. Ce trait étoit réservé aux français régénérés du dix-huitieme siecle.

(1) Très-souvent on nous donnoit du biscuit en place de pain. Notre ration étoit au plus de six onces par repas. Encore étoit-il quelquefois moisi ou vermoulu. Mais indépendamment de cet inconvénient, quel pain que du biscuit, quand il faut en manger plusieurs jours de suite, à tous ses repas, et le joindre avec d'autres alimens ! Figurez-vous la croute du pain le plus cuit, qu'on auroit fait sécher de nouveau au four, au point d'avoir besoin d'être brisée et concassée. C'étoit pitié de voir nos pauvres vieillards dépourvus de dents et dévorés par la faim, ronger, comme ils pouvoient, avec des gencives amollies par le scorbut, et toutes ensanglantées, cet insalubre et pénible aliment ; car nous avions parmi nous, contre l'esprit et contre la lettre même de la loi, des vieillards dans toute la force du terme ; des vieillards de soixante-dix, de soixante-quinze et même de quatre-vingt ans.

(2) On ne pouvoit pas dire de ces insectes ce que Virgile a dit des Troyens, après qu'ils eurent fait naufrage : *Apparent*

jamais cuites, à raison de leur vétusté qui les mettoit à l'épreuve du feu le plus âpre. A la seule inspection, on ne pouvoit bonnement leur donner moins de quinze à vingt ans, si toutefois elles ne datoient pas d'aussi loin que plusieurs de ceux qui en faisoient leur nourriture.

On nous en servoit régulièrement tous les soirs : c'étoit toujours notre souper, avec le bouillon où elles nageoient. Souvent aussi elles faisoient notre dîner (1). J'ignore où l'on avoit pu s'en procurer une si prodigieuse quantité. Les jours où l'on daignoit nous exempter d'en manger au repas du matin, on nous donnoit de la morue ou de la viande. Mais quelle viande et quelle morue ! de la viande à moitié cuite, en si petite quantité, et d'une si mauvaise qualité, qu'il falloit être aussi fortement aiguillonnés par la faim que nous l'étions pour oser nous y attaquer (2). De la morue presque point détrempée, retirée de la chaudiere long-temps avant le repas, et par conséquent froide et dure ; outre que le vinaigre dans lequel elle baignoit achevoit de la rendre coriace, en resserrant ses chairs chanvreuses, et que la très-petite quantité d'huile qu'on répandoit dessus, seulement pour

---

rari Nantes. Bien loin de là, le bouillon en étoit noir. C'étoit proprement la soupe aux charansons. Oh ! l'excellente soupe que la soupe aux charansons !

(1) Les premiers jours nous ne pouvions supporter le goût de cet aliment insipide et grossier. La plupart le jettoient à la mer. Mais quels mets n'assaisonne pas une faim extrême ? Après quelques mois nous dévorions les gourganes comme si elles eussent été un manger exquis. Nous ne nous plaignions que de la petite quantité : *Quæ prius nolebat tangere anima mea, nunc præ angustia cibi mei sunt.* Job. 6, 7.

(2) On devoit donner à chacun de nous demi livre de viande, et en effet, assez ordinairement, on nous donnoit ce poids ; car les cambusiers spéculoient moins sur la viande que sur le vin. Mais par le fait, nous n'avions pas un demi quarteron de viande à manger sur cette ration. Car on affectoit de former les portions des déportés, d'os décharnés et des parties de l'animal qui répugnent le plus au goût ; telles que la rate, les mâchoires, etc. C'étoit là ce qu'on appelloit nous donner exactement notre ration ; tandis que, sous nos yeux, les gens de l'équipage enlevoient tout ce qu'il y avoit de bonne viande. En général, ils étoient infiniment mieux traités que nous en toute occasion ; mais sur-tout dans la distribution des comestibles.

la forme et par simagrée, n'étoit pas capable de la ramollir.

Ajoutez à ces mets, déja si peu ragoûtans, l'incommodité avec laquelle nous prenions nos repas. Nous mangions d'ordinaire de dix en dix, toujours debout, au grand air quelque temps qu'il fît, les pieds constamment dans l'eau, la neige ou la boue, comme en tous les autres instans de la journée (1), tellement serrés, pressés et coudoyés par nos voisins, que nous avions une peine infinie à aborder la gamelle, et que quand nous pouvions réussir à y happer, comme à la volée, une cuillerée de soupe, il y avoit dix à parier contre un, que dans le trajet, la meilleure partie se répandroit sur nos habits (2). De plus, nous ne savions où placer nos tristes alimens, car on ne s'imagine pas sans doute qu'on nous donnât aucune sorte de table ou de banc pour y établir au moins notre gamelle. Non : c'étoit à qui s'empareroit les premiers de quelque vieux coffre de matelot ou de quelque gros cable ployé en spirale pour en faire sa table à manger. Les mieux partagés étoient ceux qui pouvoient se procurer un tonneau ou une barrique, quelque étroite qu'elle fût, autour de laquelle chacun se rangeoit comme il pouvoit, sauf à se faire tendre de main en main son petit morceau de pain ou sa mince ration de vieille vache.

Mais comment couper ce pain et cette viande revêche ? Nous n'y savions d'autre moyen que de les déchirer à belles dents, car nous n'avions qu'un petit chétif couteau

---

(1) Avoir toujours les pieds mouillés, sur-tout en hiver, étoit un de nos grands tourmens, et cependant un de ceux que nous pouvions le moins éviter. C'est qu'outre que, dans le mauvais temps, il pleut ou il neige sur le pont des vaisseaux, comme en plein champ; on le lave assez régulièrement tous les matins, comme on laveroit un pavé. L'eau de mer est la cire de ces sortes de parquets.

(2) Qu'eût donc dit Boileau, s'il eut eu à peindre de pareils repas ? Car enfin les convives dont il parle dans les vers suivans, étoient fort au large au prix de nous.

. . . . . Notre troupe serrée
Tenoit à peine autour d'une table quarrée,
Où chacun, malgré soi l'un sur l'autre porté,
Faisoit un tour à gauche, et mangeoit de côté.

à manche de bois, entre dix; et il n'étoit pas possible que tous en usassent à la fois. Or, les derniers eussent eu le temps de digérer quatre fois leur maigre portion avant d'avoir ce précieux instrument en leur disposition.

Quant aux vases et assiettes, nous en étions totalement dépourvus, à moins que quelques-uns de nous n'eussent conservé, comme par miracle, quelque boîte à savonnette ou quelque plat à barbe de fer blanc, lesquels, indépendamment de leur usage naturel, servoient encore de soupiere, au cas que nous voulussions faire la soupe séparément: d'assiette pour recevoir notre triste pitance: d'aiguiere à contenir un peu d'eau douce; et à quelques-uns de vase à laver du menu linge, ou même quelque chose de pis.

Ces incommodités, cependant, quelques grandes qu'elles fussent, n'étoient rien comparées à la mal-propreté avec laquelle il nous falloit manger. Oh! c'est là ce qu'il n'est pas facile de donner à connoître. Outre que notre prétendu cuisinier (1) étoit incontestablement le plus sale et le plus dégoûtant goujat qu'il y eût vraisemblablement dans toutes les armées des puissances belligérantes; nous touchions nos alimens avec des mains nécessairement mal-propres; nous les placions immédiatement et sans aucun linge, en des lieux pleins d'immondices; nous mangions le plus souvent dans le même endroit où un quart-d'heure auparavant nous avions épouillé nos habits ou pansé nos plaies; et il le falloit bien, puisqu'il n'y avoit pas d'autre place; nous mangions tous (j'entends tous ceux d'une même table) dans le même plat ou gamelle de bois, toujours lavée à l'eau froide, et souvent nullement lavée à défaut d'eau. Ainsi les jeunes gens mangeoient-ils avec les vieillards les moins scrupuleux sur l'article de la propreté, les sains avec les malades, les scorbutiques avec ceux qui n'étoient pas encore atteints de cette maladie, qui, comme on sait, se manifeste le plus souvent aux gencives qu'elle rend extrêmement pâles et livides. En un mot c'étoit à faire bondir le cœur, et il falloit être devenus insensibles à tout pour se résoudre, malgré le tourment de la faim, à manger autre chose que du pain.

---

(1) *Coq* en style de mer, du mot latin *coquus*: Cuisinier.

Nous

Nous mangions donc, ou plutôt nous dévorions tout ce qu'on nous servoit, quelque dégoûtant et mal-apprêté qu'il fût, et encore gémissions-nous de la petite quantité ! En effet c'étoit peu en soi ; c'étoit peu sur-tout, vu les travaux que nous avions à supporter. Car il ne faut pas s'imaginer que nous demeurassions toujours oisifs et les bras croisés. Non : notre esprit seul étoit dans une inaction perpétuelle. Quant à nos travaux corporels, pris en eux-mêmes à la vérité, ils n'étoient pas toujours bien pénibles. Ils eussent même été légers pour des hommes sains et suffisamment pourvus des choses nécessaires à la vie; ils eussent pû faire une heureuse diversion à nos maux et entretenir notre santé, s'ils eussent été libres et d'une nature moins désagréable. Mais pour des hommes foibles, languissans, qui ne respiroient qu'à demi, quoi de plus triste à-la-fois et de plus fatiguant, sans parler du soin de rapiécer nos vêtemens et de laver notre linge avec de l'eau puisée à force de bras à plus de trente pieds de profondeur : sans faire mention de ces fréquens *branle-bas*, qui nous excédoient (1), et des services que nous rendions moitié de gré, moitié de force aux matelots (2) ; quoi de plus triste, dis-je, et de plus fatiguant

---

(1) On appelle *branle-bas* en terme de marine, un bouleversement et un remue ménage général, qui consiste à déplacer subitement, et à transporter en un lieu désigné tous les effets des passagers, pour leur faire prendre l'air. On nous faisoit souvent faire ce petit manege, sous prétexte de santé, sur-tout l'hiver, où cela étoit beaucoup plus pénible, et n'étoit plus nécessaire, l'air étant par lui-même assez vif et assez pur, et notre cachot étant devenu désert. Quand ce jeu plaisoit aux officiers, il falloit, à un signal donné, déménager sur-le-champ, et pour cet effet ramasser à tâtons, dans notre obscure prison, nos effets souvent confondus avec ceux de nos voisins, et les placer pêle-mêle sur le pont déja si embarrassé, où nous ne pouvions presque leur trouver de place, et où ils couroient risque d'être égarés, foulés aux pieds, couverts de boue. Rien de si pénible et de si fatiguant que cet exercice, vu que personne absolument n'en étoit exempt, pas plus les infirmes et les convalescens que les autres. Aussi s'appelloit-il le *branle-bas général*, et étoit-il toujours annoncé d'une voix de tonnerre, par quelqu'un des stentors de l'équipage.

(2) Ils consistoient à laver le pont, tirer au cabestan, emmagasiner des vivres, et sur-tout hisser des tonneaux d'eau

que d'aller souvent par bandes, dans nos hôpitaux de mer, respirer un air impur et pestilentiel, manier, nettoyer, transporter d une place à l'autre des hommes qui étoient plus qu'à demi cadavres, laver leur linge infect et imprégné d'une odeur de mort, secouer les innombrables insectes qui usurpoient le prochain héritage des vers (1); que d'aller plus souvent encore charroyer à près de demi-lieue et inhumer à six pieds en terre les cadavres de leurs nombreux confreres, en attendant que sous peu de jours on leur rendît à eux-mêmes un semblable office de charité; que de nettoyer une fois, deux fois, chaque matin, et cela dans l'attitude la plus pénible, et avec un travail forcé (2) notre obscur et puant cachot;

---

douce. Dans les premiers temps où l'on n'avoit pas encore franchi toutes bornes à notre égard, le capitaine nous avoit déclaré positivement que nous n étions tenus à aucune de ces corvées. Peu après, on nous engagea, par forme d'invitation à y prendre part, et bientôt ces invitations devinrent des ordres séveres, s'il faut en juger par les reproches, les menaces même qu'on nous faisoit quand nous refusions de nous y rendre. C'étoient des travaux *volontaires* à-peu-près comme le service de beaucoup de soldats de la patrie, ou, si l'on veut, comme le dernier emprunt qu'a fait le gouvernement.

(1) Il y avoit parmi nous des infirmiers d'office, qui étoient nommés *ad hoc* par les officiers du vaisseau, ou qui avoient la générosité de courir de leur plein gré à une mort certaine pour soulager leurs freres mourans. C'étoit incontestablement l'état le plus dur, le plus fatiguant et le plus désagréable, sous tous les rapports, qu'on puisse imaginer. Les infirmiers étoient surchargés, écrasés au pied de la lettre; et pour prix de tant de peines, ils n'avoient que la mort à attendre Aussi presque tous ont-ils péri victimes et martyrs de leur héroïque charité; mais outre ces infirmiers en titre, on envoyoit souvent aux hôpitaux huit à dix prêtres, comme auxiliaires, pour soulager les premiers, et faire conjointement avec eux les pénibles et dégoûtantes fonctions dont je parle ici.

(2) En effet, il ne s'agissoit pas seulement de balayer le plancher de cet horrible séjour; il falloit encore, avec des instrumens de fer exprès, en racler, gratter et regratter les planches jusqu'à ce qu'elles revinssent à-peu-près au même point où elles étoient au sortir de dessous le rabot des constructeurs, et qu'on apperçut la couleur naturelle du bois; et souvent, quand on croyoit avoir achevé sa pénible tâche, il falloit recommencer sur nouveaux frais, il falloit racler, gratter et regratter de plus belle. Cela dépendoit des caprices du matelot qui présidoit à cet ouvrage.

que d'en enlever à force de bras, les lourds baquets qui récéloient toutes les ordures de la nuit, et après avoir, au risque de leur vie, escaladé de glissantes échelles, d'aller à travers mille et mille faux pas, au milieu de cables, de mâts souvent couverts de verglas, décharger eux-mêmes, à l'extrêmité du vaisseau, ces immondices dans la mer !

Excédés de travaux (1), mourans de faim (2), à demi-nuds (3), accablés de mauvais traitemens (4), en butte à mille dangers (5), ayant la mort sans cesse devant les yeux, et pour ainsi dire à nos côtés, sous mille formes diverses (6); tels étions-nous durant le jour. Et toutefois ces maux n'étoient rien, comparés à ceux de la nuit. Oui, nos journées pouvoient être regardées seulement comme exemptes d'agrémens et de plaisirs, relativement aux nuits pleines d'angoisses que nous avions à passer. *Ego habui menses vacuos et noctes laboriosas enumeravi mihi.* (Job 7, 3.) Mon ame éprouve un serrement douloureux, au seul souvenir que je suis obligé de me retracer de ces nuits cruelles pour les peindre.

Figurez-vous d'abord un obscur et ténébreux cachot de

---

(1) *In laboribus plurimis*, 2. ad Cor. Cap. 11.
(2) *In fame et siti.* Ibid.
(3) *In frigore et nuditate.* Ibid.
(4) *In plagis supra modum.* Ibid.
(5) Danger d'être dénoncés et punis sans sujet au moment où nous nous y attendions le moins; danger de contracter des maladies, dont on ne réchappoit presque jamais; danger de périr dans les divers voyages que nous avons faits le long des côtes de la Charente; une fois entr'autres nous fûmes sur le point de nous briser contre un vaisseau à l'ancre, et nos matelots pâlirent comme des criminels à qui on vient de lire leur sentence; danger de nous estropier au milieu des agrêts de toute sorte qui encombroient le pont, et gênoient extrêmement les passages; danger de nous noyer dans les flots de la mer, où j'ai vu tomber au moins deux de mes confreres; enfin danger de nous tuer, en nous précipitant dans les cales très-souvent ouvertes sous les échelles, le long desquelles nous étions obligés de monter et de descendre, en nous croisant et nous heurtant vingt fois le jour. Je ne saurois dire combien de mes confreres j'ai vu tomber de la sorte, sur des tonneaux ou des monceaux de bois entassé dans ces malheureuses cales. On les retiroit delà le plus souvent moulus, évanouis, expirans; et dans peu ils alloient servir d'engrais aux sables arides de l'isle d'Aix.
(6) *In mortibus frequenter.* 2. ad Cor. 11.

cinq pieds et de trois ou quatre pouces de haut, dans sa plus grande élévation (1), garni dans tout son pourtour, à-peu-près à hauteur d'appui, de placets ayant dans leur largeur la longueur d'un homme de taille moyenne, c'est-à-dire, cinq pieds et deux ou trois pouces. C'étoit en partie sur ces placets faits de planches mal ajustées et encore plus mal rabotées, que couchoit à nud le plus grand nombre d'entre nous, mais si serrés et si pressés que nos bras portoient nécessairement sur le corps de nos voisins, et que nous ressemblions, (qu'on me pardonne cette comparaison triviale: je n'en connois pas de plus exacte), que nous ressemblions parfaitement à des harengs en caque. Du reste, presque pas d'air pour respirer, puisqu'il étoit intercepté à l'égard de ceux qui couchoient rez-terre, par les placets qui étoient au-dessus de leur tête; et à l'égard de ceux qui, comme des momies d'Égypte ou comme des morts dans un caveau, étoient étendus sur les placets, par le plancher supérieur. En effet, sur la hauteur de cinq pieds qu'avoit notre cachot, ôtez l'épaisseur des deux sacs de nuit, sur lesquels reposoient leurs têtes, quel espace trouverez-vous entre leur figure et les planches qui la dominoient ? Un pied au plus (2).

---

(1) J'ignore ses autres dimensions; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'occupoit que la moitié de la longueur d'un vaisseau marchand de médiocre grandeur, et cela dans un seul étage, et que cependant nous y logions au nombre de près de quatre cens. Le comprenne qui pourra, mais la chose est très-certaine. Plusieurs de mes confreres avoient mesuré les mesquines dimensions de cet impur égoût; mais qu'importe ses dimensions, dès qu'on saura qu'il n'y avoit pas un pouce, pas un quart de pouce d'espace perdu sur le plancher, et que celui qui étoit entre le plancher et les solives n'étoit guère moins bien ménagé. Bon Dieu ! quelle atroce, autant que savante combinaison, pour faire entrer, en les plaçant en tout sens, le plus grand nombre d'hommes possible dans un espace donné, sans les faire étouffer le jour même !

(2) Je parle du plus grand nombre; car il y en avoit tels qui n'avoient pas plus de cinq à six pouces pour respirer. C'étoient ceux qui se trouvoient placés sous une solive, ou même sous une poutre; car il n'y avoit aucun espace perdu, et ces solives et ces poutres étoient très-multipliées, et les dernieres extrêmement épaisses et fortes de bois. J'ai couché durant long-temps, et pendant les plus fortes chaleurs, sous une de ces poutres. Outre le terrible supplice de sentir mon

Ceux d'entre nous qui n'étoient pas encaissés dans ces étroites niches, n'étoient pas pour cela mieux couchés, ou plutôt ils l'étoient encore plus mal; car ils étoient étendus dans le milieu du cachot sur plusieurs lignes, et ne laissoient aucun espace vuide, pas le plus petit passage libre, ensorte qu'ils étoient nécessairement foulés aux pieds par ceux qui vouloient aborder les placets, outre que plusieurs avoient à leur proximité, et même touchoient immédiatement les puans baquets qui servoient de latrines à près de quatre cens hommes, durant dix à onze heures de nuit. S'ils n'avoient pas de placets au-dessus de leur tête, ils avoient, ce qui étoit pire encore, des hamacs, tendus les uns si près des autres, que ceux qui les occupoient se comprimoient mutuellement d'une étrange maniere; des hamacs portant deux hommes chacun, ce qui étoit auparavant sans exemple, et par conséquent très-affaissés, et incommodant excessivement ceux qui étoient au-dessus, lesquels leur servoient le plus souvent de marche-pied pour s'élancer dans leur couche douloureuse.

C'étoit dans cet affreux caveau, ou plutôt dans cet horrible enfer, qu'à un certain signal donné, nous allions docilement tous les soirs avant la nuit nous faire enfermer comme un troupeau de moutons (1), ou plutôt

---

haleine répercutée par cet obstacle insurmontable qui étoit si proche de ma bouche, il y avoit l'incommodité, non moins cruelle, de ne pouvoir faire aucun mouvement, ni même soulever tant soit peu la tête, une fois que j'étois encoffré là-dessous, quelque pénible et douloureuse que fut mon attitude, ou quelque besoin que j'éprouvasse : ou si je faisois quelque mouvement involontaire pendant les courts instants de sommeil que la nature déroboit quelquefois en dépit de la douleur, je courois risque de me casser la tête contre l'inflexible ciel de mon lit. Je ne puis me comparer en cet état cruel, qu'à la vendange sous le pressoir, au moment où on va la pressurer. On s'imagine bien que je ne sortis de-là que pour aller à l'hôpital, et que je ne fus pas des derniers.

(1) *Sicut oves occisionis.* (Ps. 43, 22.) Cette comparaison, toute forte qu'elle paroît, n'est pourtant rien moins qu'exacte : car enfin des moutons, quelque pressés qu'ils soient, n'occupent pas cependant tout l'espace qui est entre la terre et le toît de leur étable. Ils voient la lumiere, au moins quand il est jour; au lieu que, même en plein midi, nous avions

nous enterrer pêle-mêle et faire l'apprentissage du tombeau que le séjour de cet exécrable lieu nous présageoit prochainement. Y étions-nous une fois enfermés sous la foi des clefs et des verrous, c'en étoit fait pour jusqu'au lendemain matin à pareille heure, même dans les plus grands jours. Le tonnerre eut grondé que nous ne l'eussions pas entendu, tant c'étoit un épouvantable vacarme que celui que produisoient nécessairement quatre cens hommes qui cherchoient leurs places à tâtons, qui se heurtoient, se fouloient les uns les autres ! Il eut fait mille éclairs, que nous ne les eussions pas apperçus, tant étoient épaisses les ténebres au milieu desquelles nous errions au hasard, comme des aveugles dépourvus de guides. Nous eussions été fortement incommodés, jusqu'à perdre connoissance; nous eussions crié à l'aide, au secours; nous eussions rendu le dernier soupir (et cela est arrivé quelquefois) (1), qu'on ne nous eut donné, ni secours ni aide, qu'on n'eut pas même su que nous en réclamions, tant nos geoliers étoient peu inquiets sur notre compte, du moment que notre réclusion absolue les rassuroit sur le leur; car ces braves champions, armés jusqu'aux dents, accoutumés ou censés accoutumés à guerroyer redoutoient très-sérieusement des prêtres pacifiques et désarmés, qui ne savoient et ne prétendoient autre chose que souffrir, et les soupçonnoient perpétuellement de vouloir se révolter et leur faire boire à longs traits l'onde salée, ou leur infliger telle autre peine qu'ils savoient bien avoir méritée; tel est l'effet infaillible de la mauvaise conscience et sur-tout de l'irréligion. Elle fait à chaque instant trembler l'homme pervers là où il n'y a nul sujet de craindre (2).

---

peine à l'appercevoir dans notre cachot, et que nous n'y laissions aucun espace vuide entre le plancher supérieur et l'inférieur.

(1) Une fois entr'autres, au moment où l'on ouvroit notre cachot, nous apperçûmes un de nos confreres qui y étoit agenouillé contre un mât, dans l'attitude d'un homme qui prie avec affection. On voulut le toucher; il étoit mort.

(2) *Deum non invocaverunt : illic trepidaverunt timore ubi non erat timor.* Ps. 13, v. 9.

Qu'on juge si la perspective de ces affreuses nuits nous effrayoit! Aussi leur approche toute seule nous glaçoit-elle d'épouvante. Tel un malade consumé par une fievre ardente, qui voit arriver l'heure du redoublement, ou plutôt tel un malheureux patient qu'on vient prendre pour le conduire à l'échafaud. Mais le moment fatal étoit-il venu? Quel supplice, grand Dieu! Quand ce n'eût été que l'air fétide et corrompu, et les exhalaisons infectes et empoisonnées qui sortoient de ce lieu empesté, et qui, dès l'entrée, vous saisissoient vivement l'odorat, et vous portoient fortement au cœur.

Mais comment parvenir à sa place à travers les hommes et les effets qui obstruoient ce lieu d'horreur? Ce n'étoit par-tout, sur votre passage, que sacs de nuits, où l'on alloit butter; que mâts ou poteaux, contre lesquels on risquoit de se casser la tête; que hamacs déja occupés, sous lesquels il falloit passer en se courbant jusqu'à terre, et sans pouvoir poser le pied nulle part, à moins de fouler quelque bras ou quelque jambe de ceux qui étoient déja étendus sur le plancher, et de leur faire jetter les hauts cris. On étoit à la nage avant d'arriver à sa place. Y étoit-on parvenu, à force de temps et d'efforts, comment la distinguer de celle de ses voisins? car il n'y avoit aucune séparation, aucune ligne de démarcation; et cependant, si l'on se trompoit de quelques pouces, on dérangeoit toute une ligne, et il se trouvoit quelqu'un qui restoit sans place. Dans un espace si étrangement borné, comment faire les mouvemens nécessaires pour se dépouiller de ses habits? ou comment ne pas étouffer au bout d'un quart-d'heure, si on ne les déposoit? Comment se déplacer durant la nuit, si on éprouvoit quelque besoin? et comment ne pas en éprouver pendant un si long intervalle? Comment prendre quelque repos, ayant les os (qui étoient presqu'à nud chez la plupart) brisés ou moulus par les planches, étant en outre inondés de sueur (1) et dévorés de poux, ayant

(1) On ne s'imagine pas combien ces sueurs étoient excessives; et pouvoit-il en être autrement, étant pressés au point où nous l'étions? Cet excès de presse alla si loin que, malgré toutes les savantes et meurtrieres combinaisons des officiers, malgré toutes les menaces qu'ils nous faisoient le sabre nud à la main,

perpetuellement le sang en ébullition, éprouvant des démangeaisons si intolérables que nous nous déchirions le corps sans ménagement comme sans relâche ? Comment respirer même, quand on nous interceptoit presque toute communication avec l'air extérieur (1), et qu'au bout d'une heure ou deux, il ne restoit plus dans notre cachot, qu'un air crasse et corrompu, qui avoit été déjà respiré, et avoit perdu toute sa fluidité et son élasticité ?

Pour le purifier, cet air, on nous régaloit tous les matins; mais au moment seulement où nous allions vuider le cachot, d'une fumigation de goudron. Oh ! l'agréable

---

pour nous obliger à nous serrer encore davantage, *en nous mettant sur le côté*. Il vint un temps où, de leur aveu, il ne fut plus possible à aucun confrere de trouver place parmi nous. Que fit alors un de nos officiers, dont toute l'industrie étoit à bout ? Adressant la parole à un déporté nouveau venu, à qui il avoit désigné sa place dans le quartier que j'habitois : *Puisqu'ils ne veulent pas te faire place*, lui dit-il, *jettes-toi en travers sur leurs jambes ;* et là-dessus il se retira, grondant et emportant sa lanterne, et nous livra ainsi dans les ténebres à notre malheureux sort.

Ce qu'il y avoit de plus allarmant en cela, c'est que, quelqu'étrangement gênés que nous fussions, nous n'étions jamais assurés de ne l'être pas davantage dans quelques jours. Il nous arrivoit, de temps à autre, des recrues de trente à quarante prêtres déportés, qui nous jettoient dans la consternation, vu qu'il étoit impossible que nous n'étouffassions pas sous peu de jours si on les recevoit. Mais que nous disoient nos officiers, quand nous leur faisions entrevoir l'impossibilité de loger parmi nous ces nouveaux hôtes ? *Que ceux qui périroient feroient place aux autres*..... N'étoit-ce pas une bien douce consolation ?

(1) L'air et la lumiere ne pénétroient dans notre cachot que par deux *écoutilles*, qui sont des ouvertures faites au plancher, d'environ cinq pieds chacune en quarré; encore l'un et l'autre étoient-ils interceptés en grande partie par les treillis de bois qui couvroient ces ouvertures, et par les solives extrêmement rapprochées, qui formoient au-dessous de ces ouvertures la prétendue claire-voie, ou plutôt la redoutable barriere de notre prison. Remarquez que l'on couvroit ces écoutilles d'une grande toile cirée, dès qu'il tomboit la moindre goutte de pluie, de crainte que les provisions qui étoient dans la cale placée au-dessous, ne fussent endommagées. Pour lors nous n'avions absolument aucun moyen de renouveller l'air de notre étuve. Périssent les déportés pourvu que le biscuit se conserve ! Telle étoit la maxime de nos geoliers.

déjeûner,

déjeûner, qu'une pareille fumigation! Pour nous donner cet aimable bon jour, on plongeoit dans un petit tonneau plein de goudron deux ou trois boulets rouges, et tellement rouges, qu'ils produisoient quelquefois, au milieu des épaisses ténebres où nous étions plongés, et des matieres combustibles qui nous environnoient, une flamme subite, aussi dangereuse qu'effrayante. On se hâtoit de l'éteindre, il est vrai; mais ce qu'on ne cherchoit point à arrêter, ou plutôt ce qu'on avoit eu pour but de produire, c'étoit une fumée épaisse et d'une odeur forte et âcre, qui se répandoit par flots dans notre cachot, et qui, pour prévenir la maladie, commençoit par nous donner la mort. Aussi-tôt chacun étoit forcé de tousser, de moucher, de cracher jusqu'à extinction. Encore si on eût permis de sortir à ceux que cette fumée incommodoit le plus; mais une pareille grace étoit presque sans exemple. Ainsi que l'on fut enrhumé, pulmonique, asthmatique, n'importe: il falloit, malgré qu'on en eut, respirer cette fumée irritante, dut-on cracher le sang, dut-on rendre l'ame au milieu des efforts et des especes de convulsions qu'elle occasionnoit.

Tel étoit le terrible dédommagement qu'on nous donnoit régulièrement chaque matin, des cruelles nuits qu'on nous faisoit passer; et telles étoient ces nuits elles-mêmes. Faut-il s'étonner qu'elles nous fussent si funestes, que tels d'entre nous, qui étoient entrés le soir au cachot, sans aucun symptome de maladie prochaine, fussent trouvés le lendemain défaillans et presque sans vie, et que les maladies les plus terribles fissent, parmi nous, de si rapides et de si incroyables ravages? C'est ce qu'il faut maintenant raconter.

Jusqu'à présent, on ne nous a vus que souffrans, à la vérité, excessivement; mais cependant jouissans, en quelque sorte, de la santé, (si toutefois on peut donner le nom de santé à cet état habituel de langueur et de dépérissement où étoient les plus vigoureux et les mieux constitués d'entre nous); c'est-à-dire, qu'on n'a vu que le beau côté du tableau, et qu'on n'a envisagé les confesseurs de la foi, dont j'écris l'histoire, que sous l'aspect le moins affligeant pour l'humanité. Comment peindre maintenant ces mêmes hommes, dans l'état déplorable de maladie, lorsque la contagion commença à se répandre parmi eux! Il en tomboit malades, chaque

nuit, jusqu'à dix, douze et au-delà. Et de quelles maladies, bon Dieu! Des maladies les plus violentes, et qui s'annonçoient par les symptomes les plus sinistres et les plus affreux. C'étoit le scorbut : nous en étions presque tous atteints, et quelques-uns en étoient proprement rongés. C'étoient des plaies horribles à voir, et qui, restant le plus souvent, ainsi que les cauteres, sans aucun pansement, devenoient nécessairement mortelles. C'étoient des fievres malignes et inflammatoires, qui vous ôtoient tout de suite l'usage de la raison, et qui, alors que vous eussiez eu besoin de toute votre présence d'esprit, pour vous donner à vous-même des soins que personne n'avoit la pensée ou la facilité de vous donner, vous jettoient dans l'état le plus triste et le plus humiliant de surdité, de stupeur et d'insensibilité. C'étoient sur-tout des fievres chaudes et des accès de phrénésie, qui rendoient furieux, jusqu'à à attenter à leur propre vie et à celle de leurs confreres, jusqu'à avoir besoin d'être mis aux fers, pour ne pas causer un désordre épouvantable dans le cachot, des hommes n'aguere doux comme des agneaux, vertueux comme des anges.

Les deux chaloupes destinées à recevoir nos malades, lesquelles en renfermoient cent à elles deux, ne suffisant plus à contenir tous ceux qui étoient atteints de la contagion, il falloit nécessairement qu'il en restât sur notre bâtiment un grand nombre, qui achevoient d'y répandre la peste. C'étoit pitié de les voir au milieu de cette cohue dont j'ai parlé plus haut, étendus à plate-terre, à l'ardeur du soleil, sur le pont ou dans l'entre-pont; se roulant, sans savoir ni où ils étoient, ni ce qu'ils faisoient, aux pieds de leurs confreres désolés, qui ne pouvoient leur rendre aucun service, ni même parvenir à leur faire entendre leur voix; ne faisant absolument aucun remede qui pût retarder le progrès de la maladie; car c'étoit une regle invariable, et qui ne souffroit aucune exception, qu'on ne vous administroit aucun remede, quelque simple et facile qu'il fut, et quelque urgent que fut votre besoin, à moins que vous n'allassiez à l'hôpital, eussiez-vous fait toutes les diligences pour y obtenir une place.

Mais ces hôpitaux même, pourquoi demander à y être admis, si ce n'est pour y trouver encore plus prompte-

ment et plus infailliblement la mort? Elle y frappoit chaque jour de nombreuses victimes ; et moissonnoit presque indistinctement tous ceux qui mettoient le pied dans cet horrible cloaque. On a beaucoup déclamé, et certes, avec raison, contre les hôpitaux de Paris, en particulier contre l'Hôtel-Dieu. L'Hôtel-Dieu et les autres hôpitaux de Paris étoient des lieux de délices, de vrais paradis, comparés à nos deux prétendus hôpitaux. Ceux-ci méritoient moins ce nom que celui de boucheries, ou plutot de cimetieres et de vrais charniers. Personne n'en peut parler plus savamment que moi, qui ai habité l'un et l'autre. Je m'attacherai plus particuliérement à faire connoître le grand où j'ai fait un plus long séjour.

Là soixante malheureux prêtres, abattus et accablés sous l'effort de la maladie, étendus à demi-nuds sur le plancher nud, aussi serrés et pressés que nous l'étions dans le vaisseau même, ayant souvent la moitié du corps dans l'eau que la chaloupe recevoit de toutes parts, entendant, presque sans relâche, fendre du bois sur leur tête, à quatre ou cinq pieds seulement de distance; sans remedes, sans médecin (1), et souvent sans tisanne à dé-

(1) C'est être sans remedes que d'avoir presqu'uniquement pour purgatif du jalap et de l'émétique, et encore en si petite quantité que les malades étoient d'ordinaire obligés d'attendre trois ou quatre jours, à leur très-grand détriment, l'urgente purgation qui leur avoit été ordonnée; et de si mauvaise qualité ou tellement éventée, qu'ils n'opéroient pas, si l'on se bornoit à la dose ordinaire, et que si, au contraire, on outrepassoit cette dose, n'ayant pas de base fixe pour mesurer cet excédent, d'après le degré de déperdition qu'avoient éprouvé ces drogues, lequel étoit inconnu, on risquoit de les faire opérer beaucoup trop. J'en ai vu un grand nombre d'exemples funestes.

C'étoit être sans médecins, que de n'avoir pour nous soigner, dans des maladies aussi graves et aussi compliquées, que de jeunes freluquets, fraîchement échappés des boutiques de barbier, qui peut-être n'avoient jamais fait une saignée en leur vie, et qui paroissoient ou ignorer absolument pour quelle raison le gouvernement leur donnoit de riches honoraires, ou vouloir le voler impunément, puisqu'ils ne nous visitoient jamais qu'une fois le jour, dans un état aussi critique qu'étoit le nôtre!.... Qu'ils s'abstenoient quelquefois plusieurs jours de suite de toute visite, qu'ils se faisoient souvent suppléer

faut d'eau douce, formoient le spectacle le plus affligeant, le plus douloureux, le plus déchirant pour des cœurs sensibles, (et sans doute aussi le plus ravissant pour les anges) que l'imagination puisse se représenter.

La nuit c'étoit pire encore. Nous étions absolument livrés à nous-mêmes et dénués de tout secours. Nous n'avions point d'infirmiers; ils étoient allés prendre un peu de repos; point de boisson; qui eût pu nous en verser? Pas même de lumiere; car il n'en entroit non plus à l'hôpital que dans le cachot du vaisseau. Aussi qu'arrivoit-il? Les malades attaqués de fievres chaudes (1),

---

par leurs confreres des vaisseaux voisins, non moins ignorans qu'eux, outre qu'ils n'avoient pas suivi le cours de nos maladies; et qu'enfin alors même qu'ils abordoient à notre chaloupe, ils n'osoient, crainte de contracter la maladie, mettre le pied dans le lieu qui servoit de théatre à nos douleurs, ou n'y faisoient que de très-courtes apparitions, pour y écrire à la hâte d'insignifiantes ordonnances, ou y débiter, sans les entendre, de sentencieux aphorismes.

(1) Ces sortes de maladies, dont il se trouvoit toujours quelques-uns parmi nous, nous donnoient par fois des transes terribles, et qui ne contribuoient à rien moins qu'à nous rendre la santé.

Un de mes confreres d'un tempéramment extrêmement robuste, m'en fit une fois éprouver une, dont il me souviendra long-temps. Attaqué subitement sur le vaiseau d'une fievre chaude extrêmement violente, il avoit causé dans le cachot un désordre épouvantable. Malgré ses fers, il avoit mordu cruellement un de ses confreres, et s'étoit fait à lui-même d'horribles meurtrissures. On profita d'un moment lucide pour le conduire à l'hôpital. Je l'entendis en confession, et même avec beaucoup de consolation, le trouvant parfaitement revenu à lui-même, sans aucun vestige de son état précédent, si ce n'est un peu d'exaltation, et beaucoup de crainte de retomber dans un accès pareil au premier. Cette crainte n'étoit que trop bien fondée. En effet, quelque temps après, il me fait appeller derechef. Je me traine, comme je puis, à sa place, et m'agenouillant à ses côtés, je me penche sur lui pour entendre ce qu'il avoit à me dire. Mais, hélas! sa tête n'y étoit déja plus, et je connus bientôt au désordre extrême de ses paroles, qu'il n'y avoit rien à faire. Heureusement j'avois fait tout ce qui etoit nécessaire. N'importe; j'écoutai quelque temps son intelligible galimathias, pour ne pas le brusquer; mais enfin je crus, après lui avoir promis de revenir dans un autre moment, devoir prendre congé de lui. Il ne fut pas possible. *Oh! mon ami, tu ne t'en iras pas*, me dit-il, et en même-temps il me saisit la main avec un poing d'Hercule. Je crus l'avoir à l'étau. Je

ou tous autres malades, qui croyoient pouvoir encore se traîner aux baquets, ayant plus de courage que de

---

n'avois que la peau et les os ; j'étois naturellement foible, tandis qu'outre sa force naturelle, qu'il n'avoit pas encore perdue, mon confrere avoit toute celle que lui donnoit momentanément la fievre ardente dont il brûloit. Je fis quelques efforts pour me débarrasser ; mais ils furent impuissans, et ne servirent qu'à l'irriter et à le rendre furieux. Ses yeux qui portoient encore les marques des coups qu'il s'étoit donnés, s'enflammerent et parurent se remplir de sang. Toute sa figure prit un caractere affreux de férocité, et il me témoigna très-clairement le desir de me maltraiter. A ces mots : *Que ne puis-je te mordre !* J'avoue que je frissonnai ; car rien ne lui étoit si facile que de satisfaire son envie, et je me rappellois la cruelle morsure qu'il avoit faite à un de mes confreres. J'appellai à la hâte, sans pourtant montrer trop d'empressement, et toutefois avec l'inquiétude et la terreur peinte dans les yeux, quelques infirmiers que la providence avoit, ce semble, envoyés exprès à deux pas de-là. Ils accoururent. Alors eux et moi, nous raisonnâmes, nous flattâmes tellement le malade, que je sentis enfin ses nerfs se relâcher insensiblement, et son poing s'entr'ouvrir. Je laisse à penser si je saisis le moment favorable pour dégager ma main de la sienne, et si je trouvai des jambes, tout infirme et débile que j'étois.

Mais si nos malades dans leur délire ou dans leurs accès de fievre chaude, nous donnoient souvent des scenes tragiques ; ils nous en donnoient aussi par fois d'assez plaisantes, et à la vue desquelles il eut été difficile de ne pas sourire, quoiqu'on eut, comme dit le proverbe, *la mort entre les dents*. Je voudrois me rappeller quelqu'une de ces dernieres ; je la rapporterois volontiers pour faire diversion à tant de récits lugubres ; car il me semble qu'il y a déja long-temps que je broie du noir ; mais ma mémoire ne m'en fournit aucune. Je me rappelle seulement que ces transports délioient merveilleusement les langues de nos malades, et que plusieurs alors se dédommageoient amplement, ainsi que quelques fous qu'on n'avoit pas eu honte de déporter avec nous, du silence forcé qu'ils avoient gardé jusqu'alors sur le compte de nos bourreaux. C'étoit plaisir de les entendre dire aux officiers, sans aucune distinction de grades, de bonnes et fortes vérités, bien assenées, sans que ceux-ci osassent parler de châtiment. On voyoit à l'énergie de leurs expressions, que c'étoit bien de l'abondance du cœur qu'ils parloient. Ils le faisoient sans aigreur, à la vérité, parce qu'ils n'en avoient pas ressenti avant de tomber malades ; mais aussi sans respect humain et sans ménagement. Nous ne pouvions avoir de plus fideles interprêtes de notre façon de penser. On a dit : *In vino*

force dans les jambes et d'usage de leur raison, ou tomboient sur leurs voisins à demi-morts, qu'ils achevoient d'écraser de leur chûte (1), ou s'égaroient dans le trajet, et ne sachant plus retrouver leurs places, jettoient des cris lamentables, pareils à ceux d'un aveugle égaré de sa route; et après avoir long-temps appellé d'une voix plaintive, un secours que personne ne pouvoit leur donner, achevoient par se laisser tomber au hasard à l'endroit où ils se trouvoient; c est-à-dire, sur quelqu'un

---

veritas. On eut pu dire, avec autant de raison pour le moins : *In æstu febris veritas*.

(1) En voici deux exemples entr'autres : Une nuit, étant à peine convalescent, et encore sans forces, je sens quelqu'un qui, après avoir long-temps erré dans les ténebres, se laisse tomber brusquement sur mes pieds, non sans me causer un peu de frayeur, et même quelque douleur. *Qui est là*, m'écriai-je aussi-tôt à plusieurs reprises? Personne ne répond. On se borne à s'agiter vainement sur mes jambes, pour chercher à se relever. Enfin cependant à la quatrieme ou cinquieme interpellation, on me répond d'une voix foible : *C'est moi*. L'indication n'étoit rien moins que précise; mais je reconnus une voix qui m'étoit chere. C'étoit un de mes amis qui étoit dans le transport, et qui cherchoit à l'aventure une sorte de bien être qu'il ne trouvoit nulle part. Il avoit une fievre épouvantable; sa respiration extrêmement accélérée l'indiquoit assez toute seule. Je l'exhorte à se relever, offrant de le conduire à sa place qui n'étoit qu'à deux pas; mais, hélas! quand il m'eut entendu, il n'en étoit pas capable. J'essaie d'abord de le soulever; car il m'incommodoit fort; mais j'étois presque aussi foible que lui. Il fallut transiger; je l'étendis du mieux que je pus entre mes jambes, sa tête portant sur ma poitrine, et nous passâmes la nuit dans cette cruelle situation.

Le second fait est encore plus propre à faire connoître notre état extrême d'abandon et de délaissement durant les nuits. Les infirmiers avoient déplacé un autre de mes confreres attaqué d'une violente fievre chaude, et qui gênoit extrêmement ses voisins, pour le mettre ailleurs. Au milieu de la nuit, il se leve, et vient, par je ne sais quelle sorte d'instinct, reprendre son ancienne place; mais cette place étoit occupée; car il n'y en avoit jamais de vacante, et celui qui l'occupoit étoit moribond. N'importe, il s'étend sur lui, et le lendemain au jour, la fievre ayant considérablement baissé, on le trouva dormant profondément sur un cadavre, et de plus ayant la face tournée, bouche à bouche, contre celle d'un autre confrere qui étoit dans les dernieres angoisses de la mort.

de leurs confreres, à qui la douleur arrachoit des cris déchirans, s'il lui restoit encore assez de force pour les faire entendre.

Aussi étoit-ce le plus souvent dans la nuit, et par conséquent livrés, sans aucun secours humain, à la divine providence, que monroient ceux de nos confreres qui ne pouvoient résister à tant de maux; c'est-à-dire, la presque totalité de ceux qui venoient à l'hôpital. Il n'étoit pas rare d'en trouver, à la pointe du jour, deux, trois qui avoient ainsi rendu le dernier soupir, je ne dis pas dans le silence, mais dans l'obscurité de la nuit, et destitués de toute espece de secours (1). J'en ai même vu quatre, sans compter ceux qui moururent dans la matinée; et une fois, il en périt jusqu'à quatorze,

(1) J'entends des spirituels, aussi bien que des temporels; car qui les leur eût donné dans ce moment, puisque même pendant le jour ils en étoient souvent dépourvus? En effet, outre qu'il falloit pour les leur administrer, n'être ni vu, ni entendu des gens de la chaloupe, et que le premier effet de nos inconcevables maladies, étoit presque toujours de nous rendre extrêmement sourds et comme stupides, nos infirmiers étoient en petit nombre, vu celui des malades, et l'extrême pénurie des effets nécessaires à un hôpital, laquelle rendoit le service infiniment plus difficile; d'où il résultoit qu'ils étoient tellement occupés à ensevelir les morts, à laver le linge des malades, à changer, nettoyer, panser ceux qui les appelloient quelquefois en trois ou quatre endroits à-la-fois; enfin à préparer leurs propres repas, qu'ils ne pouvoient suffire à tout, quelque actifs qu'ils fussent. Comment eussent-ils pu s'occuper de soins spirituels qui demandent du loisir et du recueillement? Les malades étoient donc réduits à entendre les confessions les uns des autres, à s'administrer entre eux le sacrement de l'extrême-onction, à se faire la recommandation de l'ame, etc. Tel qui avoit aujourd'hui rendu ces offices de charité à quelqu'un de ses confreres, les recevoit dans peu de quelqu'autre. On n'avoit pas toujours beaucoup de présence d'esprit, encore moins d'énergie, pour soutenir, fortifier, encourager le pauvre agonisant dans ce moment décisif; mais on faisoit ensorte qu'il ne manquât rien d'essentiel au sacrement; on rappelloit en deux mots, au mourant, la sainteté de la cause pour laquelle il perdoit la vie, et quelle juste confiance il devoit avoir en la miséricorde de celui à qui il avoit rendu témoignage; on lui faisoit renouveller son sacrifice, et il expiroit sans regret, plein de l'espérance et de la joie des saints.

dans vingt-quatre heures, tant du Washington que des Associés.

A peine avoient-ils rendu le dernier soupir, que le patron de la chaloupe réclamoit le sac qui contenoit leurs effets, et aussi-tôt hissoit un certain pavillon, à l'inspection duquel on connoissoit sur notre vaisseau, qui étoit à peu de distance, qu'il étoit mort un prêtre à l'hôpital. A l'instant tout l'équipage, comme s'il eut appris le gain d'une bataille ou le supplice de quelque grand coupable, heurloit, en levant le chapeau, les mots favoris : *Vive la république !* Et les officiers députoient un certain nombre de nos confreres, bien escortés par la garde nationale, pour aller inhumer le mort à l'isle d'Aix.

Mais quoi de plus révoltant que la maniere dont les matelots jettoient ce corps, si vénérable aux yeux de la foi, dans la chaloupe qui devoit le transporter à sa derniere demeure! On eut dit (qu'on me pardonne cette comparaison révoltante); ou eut dit une charogne infecte qu'ils cherchoient avec empressement à s'ôter de dessous les yeux. Aussi ne lui donnoient-ils pas d'autre nom, et nous disoient-ils, sans tergiversation, lorsque nous leur en faisions doucement quelques reproches, que quand le corps étoit mort, tout étoit mort. C'est-à-dire, que ces prétendus chrétiens n'étoient pas, même de bons payens, puisque les payens tant soit peu instruits, admettoient l'immortalité de l'ame.

Parvenus à l'isle d'Aix, les prêtres députés étoient obligés d'aller, quelque temps qu'il fit, à travers des sables mouvans, à la distance de plus d'un quart de lieue, portant le corps de leur confrere sur une civiere, à moins qu'il ne se trouvât quelque paysan charitable qui leur prêtât une brouette pour le voiturer. Ils creusoient eux-mêmes une fosse très-profonde (1); et y déposoient, sans

(1) On exigea qu'elle eut six pieds de profondeur, depuis que des animaux voraces eurent exhumé quelques-uns de ces corps vénérables, pour en faire leur proie. Au reste, on n'exigeoit pas seulement que nous inhumassions nos confreres. Il est arrivé une fois qu'on a forcé ceux qui avoient été députés pour leur rendre ce triste devoir, de porter aussi en terre le cadavre, tombant par lambeaux, d'un garde nationale, que la mer avoit rejetté sur la côte, et dont personne ne pouvoit supporter l'infection.

aucun

aucun signe extérieur de religion, ces tristes dépouilles des généreux confesseurs de la foi. Mais ce qui outrage l'humanité autant que la bienséance, c'est qu'il est arrivé très-souvent que la sordide avarice, ou la méchanceté révoltante de ceux qui étoient témoins de ces hâtives inhumations, ne leur ont pas permis de laisser à ces corps vénérables, au moins cet unique et dernier vêtement que les plus pauvres mêmes emportent au tombeau.

Ces corvées si pénibles, quoique consolantes en un sens, devinrent extrêmement fréquentes, précisément à l'époque des grandes chaleurs, où elles étoient infiniment plus fatigantes. Il arrivoit quelquefois que nous enterrions de la sorte trois ou quatre prêtres à la fois. D'autrefois, à peine étions-nous de retour de l'isle, harassez, demi-morts de faim, qu'il falloit repartir pour rendre le même service à quelqu'autre de nos confreres, qui dans l'intervalle avoit passé à une meilleure vie. On peut penser si de pareilles fatigues, jointes à tant d'autres souffrances, nous disposoient à aller rejoindre prochainement ceux que nous venions de mettre en terre. Aussi qui peut dire de combien de généreux confesseurs de la foi cette isle d'Aix, si resserrée dans son enceinte, recele les précieux ossemens? O terre trop fortunée, heureuse isle des saints (1)! les honorables dépôts que tu renfermes en si

(1) C'est ainsi que l'appelloit un de mes confreres de déportation, digne enfant de S. Bruno, qui ne tarda pas à aller faire son lieu éternel de repos des sables de cette petite isle : *Hæc requies mea in sæculum sæculi.* (Ps. 131, 14.) C'est ce même chartreux, dont j'ai parlé plus haut dans la note, p. 13. Son nom de religion étoit dom Claude. Ce saint religieux, avec qui j'étois lié d'une amitié particuliere, mourut au grand hôpital durant le séjour que j'y fis. Après avoir passé saintement la plus grande partie de sa vie dans l'exercice de la contemplation, et dans la pratique de toutes les vertus solitaires du cloître, il la termina plus saintement encore dans la confession de la foi et au milieu des œuvres pénibles du saint ministere. Sa mémoire m'est en singuliere vénération, à double titre, et à cause de ses vertus personnelles, et parce que ce fut lui qui reçut le dernier soupir du plus intime ami que j'eusse sur le vaisseau. (Celui dont je parle dans la note suivante.) Après lui avoir fermé les yeux, il me disoit quelquefois, avec l'accent de la reconnoissance la plus vive envers le Seigneur, et celui de l'admiration la plus profonde pour les vertus, dont il avoit été l'heureux témoin : *O, mon ami,*

grand nombre, t'assurent à jamais une célébrité que tu ne pouvois attendre, ni de ton étendue, ni de la fertilité de ton sol (1). Au grand jour de la résurrection, il *se levera* de ton sein, *pour la vie éternelle*, un plus grand nombre de morts que du sein des plus vastes contrées. Oh ! pourquoi mes cendres n'ont-elles pas été réunies à celles de tant de saints prêtres qui reposent en paix dans tes sables arides, *en attendant la bienheureuse espérance et l'avénement du grand Dieu* (2) ? Pourquoi après avoir été comme eux aux portes de la mort, n'ai-je pu, dans le temps le plus favorable pour le salut, en franchir le seuil ? Faut-il que, prêt d'atteindre le port, j'aye été de nouveau rejetté au milieu des écueils et forcé d'affronter les hasards d'une nouvelle navigation ? Ah ! puisque le ciel le voulut ainsi, qui me donnera du moins de voir le Seigneur rendre à ma chere patrie son antique religion avec la douce paix, afin que l'église puisse un jour rendre aux restes de tant de généreux athletes, les honneurs légitimes que l'on rend à la dépouille mortelle des saints, et que moi-même je puisse, parmi la cendre vénérable de tant de dignes ministres de Jésus-Christ, démêler la cendre, à jamais chere à mon cœur, de mon fidele ami, et la cendre doublement chere, du meilleur et du plus tendre des freres (3) !

---

quelles actions de graces ne dois-je pas à Dieu, pour m'avoir fait la grace d'assister un saint à la mort ! Ce fut lui qui remplaça en grande partie ce saint dans la pénible fonction de confesseur à l'hôpital. Presque tous les malades avoient recours à lui, quoiqu'il ne fut gueres moins malade qu'eux. Tant de fatigues acheverent d'enflammer son sang, et de rendre mortelle une plaie qu'il s'étoit fait à la jambe. Il mourut, comme il avoit vécu, en vrai prédestiné, dans le mois de juillet 1794.... La vue toute seule de cet homme de Dieu inspiroit l'amour de la pénitence. Il portoit la mortification de Jésus-Christ peinte sur tout son extérieur. Jamais on ne se fut lassé de l'entendre parler de Dieu, tant il en parloit dignement, et avec onction.

(1) *Et tu terra, nequaquam minima es.... Ex te enim, etc.* Math. 2, 6.

(2) *Expectantes beatam spem et adventum magni Dei.* Tit. 2, 13.

(3) Hélas ! oui. Entr'autres confreres que je chérissois d'une affection plus particuliere, j'ai eu le malheur de perdre sur les vaisseaux un des plus chers et des plus intimes amis que

La contagion gagnant de jour en jour, et l'équipage lui-même commençant à en être attaqué, on prit le

---

j'aie jamais eus; et, de plus, un vertueux et tendre frere, dont j'eusse voulu faire mon ami particulier, quand il ne m'eût pas été aussi étroitement uni par les liens du sang. Je sens que ces détails qui me sont personnels, intéresseront fort peu le public; mais que le lecteur veuille bien me les pardonner. Je ne saurois m'empêcher de saisir cette occasion de rendre un hommage public à la mémoire de deux hommes qui me furent si chers.

Le premier, docteur de la maison et société de Sorbonne, étoit de plus official, vicaire-général et grand chantre de l'église de L..... C'étoit la plus belle ame que j'aie vu de la vie. On ne peut s'imaginer plus de douceur, d'aménité, de charité, de piété tendre, joint à plus de talent, et à une instruction plus variée et plus approfondie. Il rétraçoit sensiblement dans toute sa conduite, et jusques dans son extérieur, l'idée qu'on se forme du saint évêque de Genêve. Il mourut au grand hôpital pendant que j'y étois, et cependant je ne pus lui fermer les yeux. J'étois si mal alors, qu'ayant voulu me traîner vers lui, pour lui dire au moins, avec le dernier adieu, quelques mots rapides de consolation, je ne pus jamais me rappeller, et encore moins articuler, quelques passages des livres saints, que j'avois à grand peine recueillis dans ma mémoire, et qui rouloient sur le bonheur du ciel; car il ne falloit que cela à cet ame céleste.... Cet ami, digne d'une éternelle mémoire, expira paisiblement, en prononçant ces mots du pseaume 4, qui attestent si bien la juste confiance dont il étoit animé : *In pace, in idipsum dormiam et requiescam.* Sa mémoire est, à juste titre, en bénédiction dans tout le diocese de L.... qu'il éclaira par ses lumieres, édifia par ses vertus, et tâcha de sanctifier par les efforts de son zele et les effusions de sa charité. *Cujus memoria in benedictione est.* Eccles. 4, 51.

Mon frere mourut au petit hôpital, pendant que j'étois au grand, luttant avec la mort; ensorte que le ciel me refusa jusqu'à la triste consolation de l'assister dans ses derniers momens, de le presser contre mon sein; d'essuyer sur son pâle front la sueur froide de la mort, de lui adoucir enfin les horreurs de ce terrible passage, par toutes les consolations que peut prodiguer, dans une triste occasion, l'amour fraternel inspiré par la religion. J'ai su à la vérité que, singuliérement aimé des infirmiers ses confreres, à raison de sa douceur et de sa rare piété, aucun des secours, tant spirituels que temporels, que nous pouvions recevoir dans de pareils hôpitaux, ne lui avoit manqué; mais cette certitude, en calmant mes inquiétudes, n'a pu éteindre mes regrets. Hélas! qui m'eût dit, lorsque j'embrassai pour la derniere fois ce tendre

sage parti de nous mettre à terre. Que ne l'avoit-on exécuté plutôt? l'église de France n'auroit pas à pleurer

---

frere, en partant pour l'hôpital, à une époque où il n'avoit pas ressenti les premieres atteintes de la maladie, que je recouvrerois la santé, et que cependant je ne le reverrois plus?... Du moment que j'entrevis quelque espoir de guérison, je me faisois d'avance une fête si douce de le retrouver! J'avois, ce me semble, tant de choses à lui dire, tant de confidences à lui faire, après une absence si longue, et dont les souffrances avoient encore prolongé la durée! J'allois jusqu'à me faire une douce illusion, lorsqu'on m'eut dit qu'une sciatique, moins dangereuse que douloureuse, l'avoit fait conduire au petit hôpital, qui n'étoit qu'à peu de distance du nôtre. Je croyois le reconnoître, l'appercevoir sur le pont; je le saluois de la main..... Hélas! et il n'étoit déja plus. On m'avoit caché sa mort pour ne pas accélérer la mienne, et notre chirurgien même, qui visitoit les hôpitaux, contribuoit à m'entretenir dans l'erreur, en m'assurant, tantôt que mon frere étoit mieux, tantôt qu'il ne tarderoit pas à quitter l'hôpital, et peu de jours après, qu'il étoit retourné bien portant au vaisseau. Quel coup de foudre, grand Dieu! quand un saint religieux, ami de l'austere vérité, (le prieur de la Trappe) me détrompa, en m'apprenant que mon frere étoit mort depuis quinze jours! Je faillis à périr de douleur; et quels sujets n'avois-je pas, en effet, de regretter amérement ce tendre frere! A des talens peu communs et à un grand fond de connoissances, il joignoit une délicatesse de conscience encore plus rare, beaucoup de douceur dans le caractere, une candeur admirable, un zele ardent pour la religion, et sur-tout une patience et une résignation à toute épreuve, dans une maladie de nerfs la plus opiniâtre et la plus cruelle qu'il fut jamais. Il ne passoit pas un seul jour sans souffrir, et il souffroit quelquefois à un point excessif. Ses maux étoient même d'une nature si extraordinaire, qu'il doutoit que personne en eut jamais éprouvé de semblables, et cependant on ne voyoit aucune altération sur sa figure ni dans son humeur. Il se bornoit alors à se retirer seul quelque part, pour n'être un sujet de peine à personne. Jamais il n'avoit été fonctionnaire public, à raison de sa maladie, qui frustra toujours toutes ses vues et ses projets de zele. Il étoit de plus exempt de la déportation, aux termes de la loi, vu son infirmité constatée par les certificats de médecins, les plus en regle; et cependant il n'en fut pas moins conduit avec nous à Rochefort. Je dois dire à la vérité, que, par une sainte et courageuse émulation à la vue de ses confreres prêts à partir, il négligea les moyens de dispense qu'il eut pu si légitimement alléguer. J'eus beau les faire valoir pour lui dans d'itératives pétitions pendant le séjour que nous fimes à Rochefort. L'injustice étoit

comme une autre Rachel (1) la mort de six cent de ses enfans les plus chers, et de ses ministres les plus fideles. On déposa donc ceux d'entre nous qui étoient malades ou convalescens à l'isle *Citoyenne*, ci-devant isle *Madame* (2). Là nous habitions sous de vastes tentes; nous

---

à l'ordre du jour : on ne m'écouta même pas. Le ciel avoit arrêté que mon frere mourroit martyr de sa religion et victime d'une double injustice. Il périt du scorbut, dans le courant de juillet 1794, âgé d'environ quarante-deux ans. Toute sa vie il avoit desiré la mort; il la vit venir sans allarmes, et la subit sans regret. Il s'endormit doucement du sommeil des justes, au moment où l'on y pensoit le moins, et presque sans qu'on s'en apperçut.

O mon frere, mon tendre frere! Et toi fidele et vertueux ami, le confident de tous mes secrets, je crois vous êtes redevable, après Dieu, de mon retour inespéré à la vie! Hélas! ne m'auriez-vous obtenu quelques années de surcroît, que pour que je perdisse un jour la couronne à laquelle je touchois presque? Loin de moi une idée si désolante! Ah! joignez donc à cette premiere faveur celle de m'obtenir des vertus pareilles aux vôtres, et un aussi saint usage de la vie que celui que vous en fites, et que réunis un jour dans cette heureuse patrie, où la mort n'a plus d'accès, nous puissions renouer à jamais le saint commerce qu'avoit commencé de former ici-bas la grace, encore plus que la nature ou la conformité des caracteres!

(1) *Rachel plorans filios suos, et noluit consolari quia non sunt.* Math. 2, 18.

(2) Je me rappelle encore avec une douce émotion, les sensations délicieuses que j'éprouvai, quand, pour la premiere fois, je mis le pied dans cette petite isle. Je crus entrer dans un paradis terrestre, quoiqu'assurément cette plage, presque déserte, et dont l'air est peu sain, ne soit pas un lieu de délices. Mais je desirois si ardemment de revoir la terre!..... Il y avoit, ce semble, si long-temps.... Si long-temps que j'étois sur mer! Car les souffrances rallentissent la marche du temps, de même que le plaisir lui donne des ailes.

Il me semble donc que je renaissois, lorqu'approchant du rivage j'apperçus de la verdure, une haie, quelques arbres en petit nombre, épars çà et là. Il ne manquoit plus que de voir quelques êtres vivans, qui animassent un peu ce séjour. J'apperçus un papillon; c'étoit beaucoup, et le plaisir fut vif en le voyant; mais je cherchois de l'œil quelque oiseau. J'en découvris plusieurs, des bergeronettes, des linottes, des hirondelles, etc. Je fus au comble de la joie. Au bout de quelques jours, je quittai la fievre, que j'avois craint de ne pas garder assez long-temps pour être admis à aller à terre, et j'éprouvai

avions chacun un petit lit; nous pouvions prendre l'air, faire quelques remedes. Mais ces secours, pour nous avoir été administrés trop tard, nous devinrent à-peu-près inutiles. Le germe de la maladie étoit dans notre sang : il continua à se développer avec une rapidité et une malignité incroyables. Les malades continuerent à mourir, et ceux qui étoient sains et qui n'avoient fait que changer de vaisseau, à tomber malades dans la même proportion qu'auparavant : ensorte qu'il fallut attendre que ce terrible fléau cessât de lui-même, ou plutôt, que la Providence,

---

un mieux sensible. Ce n'est pas que les convalescens fussent là merveilleusement soignés : nous manquions de beaucoup de choses, et nous éprouvions, en particulier, le tourment de la faim; mais nous nous en défendions un peu en dévorant tout ce qui nous tomboit sous la main; des pommes à demi-mûres, qu'on vendoit au cher denier, à ceux qui avoient eu l'adresse de conserver quelque assignat; des mûres sauvages que nous cueillions dans les haies; des crabes et des moules que nous pêchions nous-mêmes, lorsque la mer s'étoit retirée; des escargots, tant de terre que de mer; des mousserons, et jusqu'à de l'oseille sauvage et des crochets amers, que nous recueillions dans les prés. Du reste, quelle différence entre cette maniere d'être et notre état précédent! Nous n'étions pas surveillés de très-près; nous pouvions prier à l'aise, et même nous réunir pour ce pieux exercice auquel tout nous invitoit puissamment; nous jouissions à-la-fois de la vue de la campagne et de celle de la mer; nous promenions beaucoup; chaque jour nous gagnions quelques toises de terrein, et la consigne devenoit moins sévere par rapport à nous, grace à l'humanité du commandant du fort; nous trouvions par fois quelque honnête volontaire, ou quelque bon villageois qui nous témoignoit de l'intérêt; nous allions à la pêche; nous tendions des pieges aux oiseaux; nous étions délivrés de la vue importune de nos buveurs de sang, et sur-tout nous n'entendions plus retentir à nos oreilles leurs injures, leurs menaces et leurs terribles blasphêmes. En un mot, notre état étoit devenu très-supportable. Heureux, si nous eussions pu le prolonger, en attendant notre entiere liberté! Mais les pluies et les vents violens de l'automne arriverent; bientôt survinrent les premiers froids; il ne fut plus possible d'habiter sous nos tentes. On nous remit donc sur les vaisseaux, où nous souffrimes tout ce qu'on a vu plus haut; c'est-à-dire, un froid excessif, après avoir souffert des chaleurs intolérables; ensorte qu'à l'égard de la température, nous avons éprouvé les deux extrêmes sans changer de climat.

qui vouloit conserver un petit nombre d'entre nous, daignât mettre un terme à son cours (1).

On nous rembarqua vers la fin de l'automne. Ce fut à-peu-près à cette époque qu'on conduisit dans la même rade où nous étions à l'ancre, plusieurs vaisseaux contenant un grand nombre de prêtres qui étoient auparavant en réclusion à Bordeaux, Blayes, etc. On nous permit de nous voir de temps à autre. Mais quel fut l'étonnement de ces vénérables confreres, parmi lesquels plusieurs de nous avoient des parens ou des amis, quand ils nous virent pour la premiere fois! ils ne nous reconnoissoient pas, tant les souffrances nous avoient maigris, desséchés, réduits à rien; tant elles avoient achevé de dépouiller nos têtes chauves, arrêté la séve de la barbe (2), étrangement rembruni notre teint (3), horriblement altéré tous nos traits! Ces hommes, qui jusques-là s'étoient crus les plus malheureux des détenus, et qui avoient en effet été mis à de bien rudes épreuves, croyoient n'avoir rien souffert en comparaison de nous, et ne pouvoient, en nous voyant, retenir leurs sanglots et leurs larmes. Ils userent à notre égard de la plus grande générosité; et quoique commençant à sentir la détresse, ils se dépouillerent en notre faveur d'une partie de leurs effets et de leurs modiques fonds pour soulager notre misere bien plus grande que la leur. Nous leur rendons le même témoignage que Saint Paul rendoit aux fideles de Macédoine : *qu'ils furent charitables selon leur pouvoir et au-delà même de leur pouvoir* (4).

Quelque pressant besoin que nous eussions d'être mis à terre pour ne pas périr *omnes usque ad unum*, par l'effet des froids excessifs qui nous accueillirent au retour de l'isle Citoyenne, on différa cependant encore deux mois au moins l'accomplissement de ce

---

(1) *Nisi breviati fuissent dies illi, non fieret salva omnis caro.* Math. 24, 22.

(2) C'est un fait assez digne d'observation pour les naturalistes, que notre barbe ne pousseit presque pas, sans doute à défaut de sucs nourriciers.

(3) *Cutis mea denigrata est super me.* Job. 30, 30.

(4) *Testimonium illis reddo quia secundum virtutem et supra virtutem voluntarii fuerunt.* 2; ad Corinth. 8, 3.

projet, dont on nous faisoit envisager chaque jour l'exécution comme très-prochaine. Le Seigneur permit sans doute que, quoique toujours trompés, nous fussions toujours dupes des promesses illusoires qu'on nous faisoit. Car il est certain que sans cette précieuse ressource de l'espérance qui nous soutenoit, quoique le délai nous consternât (1), nous n'eussions jamais eu la force ni le courage de supporter tout ce que nous eûmes à souffrir durant le cruel hiver de 95, et que nous eussions infailliblement succombé à cette derniere épreuve, tout aussi terrible que les précédentes.

Mais enfin le moment si desiré de notre débarquement arriva. Ce fut au commencement de février. On ne nous annonça plus seulement, comme on s'étoit jusques-là borné à le faire, tantôt que nous serions mis à Brouage (2),

---

(1) *Spes quæ differtur affligit animam.* Prov. 13, 12.

(2) Brouage est une très-petite ville à peu de distance de la mer, tombant en ruines, et presque déserte. Elle renferme tout au plus cent habitans. L'air en est humide et mal sain, à raison des marais salans qui l'environnent. Nous crûmes pendant quelque temps qu'on nous enverroit dans cette bicoque, où il y avoit eu jusqu'à sept cens détenus qui y avoient considérablement souffert. C'étoit, disoit-on, le projet de l'administration de nous la donner pour prison. Nous préférions sans doute ce séjour à celui des vaisseaux; mais nous donnions incomparablement la préférence sur l'un et sur l'autre, à celui de Saintes. Heureusement le projet réel ou prétendu n'eut pas lieu; mais ce qu'on n'exécuta pas par rapport à nous, on le mit en exécution à l'égard d'un grand nombre de ces confreres venus de Bordeaux, etc. dont j'ai parlé ci-dessus. Ceux-ci n'ont jamais obtenu leur liberté; et au moment même où j'écris, ils sont encore détenus à Brouage, où ils souffrent des maux presque semblables aux nôtres; c'est dire tout. Voici une partie seulement de ce qu'attestoit, le 12 brumaire dernier, l'officier de santé qui leur donne ses soins. « Je soussigné, etc. certifie que *le plus grand nombre* (des prêtres détenus à Brouage) sont atteints de fievres fort tenaces et opiniâtres, d'autres d'une dyssenterie violente qui en a porté plusieurs au tombeau, *notamment depuis quinze jours, huit ont succombé*; et dans ce moment, *le nombre de ceux qui se porte passablement, suffit à peine pour porter les défunts en terre.... Plusieurs manquent de vêtemens, et une partie couche sur les planches, n'ayant pas seulement de paille*, etc. etc. Signé *de la Grave*, officier de santé, certifié par les officiers municipaux de la commune de Brouage. A Marennes, le

tantôt

tantôt que nous irions à Saintes ; on mit réellement à la voile pour nous conduire à quelque distance de Rochefort, d'où on nous transféra sur des goëlettes à Charente, et delà, par terre, à Saintes.

Ici enfin la scene va changer. Il est temps de respirer, et d'opposer à ce long et lugubre récit de tant d'horreurs, le trop touchant tableau de l'humanité et de la générosité des habitans de Saintes. Cette peinture, d'un coloris si différent de celui qu'on vient de voir, sera comme un rayon de lumiere qui réjouit le cœur attristé des nautonniers, après une violente tempête, et leur présage prochainement le retour du calme et de la sérénité.

Nous avions déja la meilleure opinion de l'humanité de la ville de Saintes, par le récit que nous avoient fait nos confreres du département de l'Allier, des bienfaits multipliés qu'ils avoient reçu de ses habitans, durant un assez long séjour qu'ils y avoient fait, dans une maison de réclusion, avant d'être embarqués avec nous. Mais nous pouvons affirmer avec vérité que la réalité est bien au-dessus de ce que la renommée nous avoit appris des

---

14 brumaire. Signés *Divrit*, *Tinbaud*. Comment n'a-t-on pas ordonné à l'instant la relaxation de ces malheureux sur le vu seul d'un pareil certificat? Ah! Robespierre n'est donc pas aussi mort qu'on le pense, ou certes son abominable système de cruauté lui survit! quelle est donc cette impardonnable inattention ou cette insouciance barbare du corps législatif, sur le sort de plus de cent trente citoyens, qui continuent à être cruellement punis pour une faute dès long-temps déclarée imaginaire? L'injustice est-elle naturalisée en France, et les plus monstrueuses inconséquences y seront-elles perpétuellement à l'ordre du jour?

J'ose esperer que la lecture de ce petit ouvrage inspirera au moins assez d'horreur de la tyrannie, pour déterminer ceux qui ont l'autorité en main, à en extirper ce fatal reste qui contraste si étrangement avec l'esprit actuel du gouvernement, et viole si ouvertement la constitution.... S'il est de la destinée de tous les prêtres français, qui ont montré un caractere dans la révolution, d'être constamment privés de leur liberté, au mépris le plus formel des loix; que ne renvoie-t-on du moins ceux-ci dans les maisons de réclusion de leurs départemens respectifs? Peut-être se trouvera-t-il là quelque ame charitable, qui leur fera don d'un peu de paille pour reposer.

vertus de cette bienfaisante cité, digne à jamais de notre reconnoissance (1).

Nous commençâmes à connoître le caractere humain et sensible de ses habitans, dès notre entrée dans son enceinte, en les voyant adossés aux murailles, le long des rues où nous passions, quoiqu'il plût à verse, nous regarder avec des yeux humectés de larmes, et où se peignoient de la maniere la moins équivoque la compassion, la joie, la bienveillance la plus empressée. Je sentis alors, pour la premiere fois depuis six mois, que je n'étois pas aussi insensible que je croyois l'être devenu, et que j'avois un cœur. Je répandis des larmes que tous les indignes traitemens de nos geoliers n'avoient pu m'arracher, et que le trépas d'un frere chéri avoit seul été capable de faire couler.

On nous logea dans la magnifique communauté de Notre-Dame; et aussi-tôt, par ordre de la municipalité, (car les autorités constituées elles-mêmes nous témoignerent de l'intérêt) on invita jusqu'à trois fois les citoyens, au nom de l'humanité et au son de la caisse, à porter les plus prompts secours à ces malheureux prêtres qui venoient d'arriver. La précaution étoit superflue; les secours de toute sorte avoient devancé cette généreuse invitation. A peine en effet eûmes-nous mis le pied dans Notre-Dame, que les citoyens de tous états, de tout âge, de l'un et de l'autre sexe, s'y précipiterent après nous, apportant à l'envi toutes sortes de secours en linge, en vêtemens, en meubles, en argent, en comestibles de toute espece. Ce fut une émulation de générosité et de charité, dont il ne se vit jamais d'exemple. Je crus me retrouver à la naissance du christianisme (2), je crus passer de l'enfer en paradis. La maison ne désemplissoit pas. Les escaliers, les corridors étoient obstrués. C'étoit à qui nous rendroit quelque service, à qui meubleroit nos cellules, à qui emmeneroit quelqu'un de nous en sa

---

(1) *Vidi oculis meis, et probari quod media pars mihi nuntiata non fuerit... Vicisti famam virtutibus tuis.* 3. Reg. 10, 7 et 2. Paralip. 9, 5.

(2) *Quotquot possessores erant..... Afferebant.... Et dividebatur singulis prout cuique opus erat. Actuum.* Cap. 4, v. 34, 35.

maison (1) pour le sécher (car nous étions mouillés jusqu'à la peau) pour le décrasser, le revêtir d'habits propres, le régaler de son mieux. Il n'y avoit pas jusqu'aux prêtres infideles de Saintes, qui ne se piquassent de bienfaisance et de générosité ; quelques remords que réveillât en eux le récit ou la vue des maux qu'ils cherchoient à soulager. Oui, je puis l'affirmer avec sincérité, eussions-nous souffert encore davantage que nous n'avions fait, la réception toute seule que l'on nous fit à Saintes, eût été capable de nous dédommager de toutes nos peines, si nous n'eussions placé plus haut nos espérances.

Et qu'on ne croie pas que ces actes de charité n'aient été que l'effet d'un accès passager de sensibilité : Non. Ils se renouvellerent aussi souvent que nos besoins ; ils durerent constamment jusqu'à notre pleine et entiere liberté. On ne pourvut pas seulement au nécessaire ; on procura encore à quelques-uns le commode et l'agréable, sans parler des visites d'honnêteté qu'on nous rendoit et des marques distinguées d'estime et de considération que nous donnoient toutes les classes de citoyens (2). Nos

---

(1) On le permit durant les premiers jours, pour répondre à l'empressement du public, toutefois sous la responsabilité de nos hôtes.

(2) Parmi toutes les visites que nous reçûmes, aucune ne nous fit un plaisir aussi vif que celle de Mde. de Mez... Nous avions connu cette femme sensible et généreuse dans notre prison de Rochefort, où elle nous rendoit toutes sortes de services, lorsqu'elle venoit voir son frere ; ce même M. de Saint A... dont j'ai parlé dans une des premieres notes, lequel étoit en réclusion avec nous. Elle prenoit des informations exactes sur le temps et le lieu de notre embarquement, sur le caractere personnel du capitaine à qui nous devions être donnés en garde. Elle voulut bien entrer dans le détail minutieux de nos petites emplettes, et se charger de les faire elle-même. En un mot, elle ne regrettoit, ni ses pas ni sa peine, pour nous obliger, dès que nous avions recours à elle.

Nous ne fûmes pas plutôt arrivés à Saintes, après notre mise à terre, que cette fidele amie (je ne crains point de lui donner ce nom, qu'elle ne dédaignera pas d'accepter, j'en suis sûr) se hâta de venir voir ses anciens prisonniers. Mais comment peindre les sentimens divers qui agiterent tour-à-tour cette belle ame, au moment de notre touchante reconnoissance ? Sa joie de nous revoir, aussi vivement exprimée que sentie ; sa douleur profonde de nous retrouver en aussi petit nombre et si défigurés ; son desir de nous être utile ; ses offres obli-

malades étoient commodément logés, bien couchés, bien soignés. Ils avoient chirurgien, apothicaire et sur-tout un habile médecin, homme d'esprit, plein de douceur et d'aménité, à qui nous devons rendre ce témoignage, qu'il prenoit autant d'intérêt à notre sort, que si nous eussions été ses proches ou ses amis particuliers. La nation nous donnoit quarante sols à dépenser par jour. Notre commis aux vivres étoit doux et honnête, notre portier même complaisant. En un mot, au-lieu que peu auparavant nous étions maltraités de tout ce qui nous entouroit; nous n'avions ici à nous plaindre de personne, ou plutôt il n'étoit personne dont nous n'eussions infiniment à nous louer.

Mais quelqu'un de nous obtenoit-il sa liberté, c'étoit à qui lui donneroit l'hospitalité, en attendant qu'il partît; à qui lui procureroit la facilité de célébrer le saint sacrifice; à qui feroit à ses pieds l'humble aveu de ses fautes; à qui recevroit de ses mains le pain eucharistique. Car je dois publier hautement, à la gloire de la ville de Saintes, qu'elle est aussi religieuse que bienfaisante, et que sa bienfaisance elle-même n'est que le fruit de sa religion, ou plutôt n'est que sa religion elle-même, mise en exercice et réduite en pratique (1).

---

geantes de service, etc. qu'il me suffise de dire que le plaisir fut égal de part et d'autre, et que de pareilles scenes rejettoient bien loin derriere nous tout ce que nous avions souffert.

(1) Au-lieu qu'hélas, dans un trop grand nombre de villes de France, et en particulier dans celle qui m'a vu naître, la religion et la piété, même avant la révolution, sembloient, par je ne sais quel désastreux préjugé, n'être le partage que d'un sexe peu propre à leur donner un certain caractere de grandeur; ces vertus ont toujours fait à Saintes, même durant la persécution, la gloire et les délices des hommes mêmes qui ont le plus d'esprit et de mérite en tout genre. Il n'est pas rare d'y voir des gens qualifiés, d'anciens et respectables militaires, qui mériterent bien de la patrie, observer toutes les pratiques de la religion, avec autant de noblesse et de dignité que de zele et d'édification: lire l'écriture sainte, fréquenter la priere, approcher des sacremens, sans gêne et sans petitesse, comme sans timidité et sans respect humain. Saintes est aujourd'hui ce qu'étoit il y a trente ans (oh! que ne puis-je dire: ce qu'est encore) ma patrie... O L.... ville autrefois si renommée pour la piété de tes habitans! Quel être malfaisant, jaloux de ton bonheur et de ta gloire, a pu, en aussi peu de

Jouis du prix de tes dons, religieuse et bienfaisante cité; jouis de la gloire solide et durable que procurent les sentimens chrétiens! Il ne tiendra pas à moi que ton nom révéré, ne devienne célèbre parmi les noms des plus illustres villes de ma patrie.

Mais qu'est-il besoin que je publie tes louanges, quand elles sont déja dans la bouche de tous les vrais catholiques de France! En est-il un seul qui ne sache de quelle maniere tes habitans nous accueillirent (1), et à qui tes vertus ne servent à-la-fois de modele et d'encouragement? Recevez en particulier l'hommage public de ma reconnoissance; vertueux et bienfaisant F.... sensible et compatissante la Gar.... qui m'avez encore plus charmé par l'heureux assemblage des vertus chrétiennes et sociales, que soulagé par les dons de votre générosité. Tu es aussi présente à ma mémoire, vertueuse et obligeante Fragn.... Je me rappellerai toujours avec sensibilité ton activité, ton intelligence, tes services multipliés et gratuits, et sur-tout l'odeur de piété que j'ai respiré sur ton humble toit (2). Et vous qui eûtes aussi le bonheur

---

temps, te changer au point d'être absolument méconnoissable: *Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus?* (Thren. 4, 5.) Ce n'est pas seulement depuis une révolution désastreuse et subversive de tout bien, que tu as perdu tes mœurs et tes antiques sentimens de religion; ta défection date de plus loin. Ah! ne te reconnoîtras-tu pas du moins en ton malheur extrême? et l'excès de tes maux ne te ramenera-t-il jamais au bien? *Saltem amodo voca me.... Dixit Dominus.* (Jer. 3, 4.) Qui sait si le Seigneur ne se laisseroit pas encore aujourd'hui fléchir par tes larmes, comme autrefois il se laissa désarmer par le repentir de la criminelle Ninive? (Jon. 3, 9.)

(1) *Facti estis forma omnibus credentibus.... et in omni loco fides vestra profecta est; ita ut non sit nobis necesse quidquam loqui: ipsi enim annuntiant qualem introïtum habuerimus ad vos.* 5. ad Thessal. Cap. I. 8, 9.

(2) Etant allé le soir du vendredi saint (le premier décret concernant la liberté des cultes, étoit à peine publié) chez cette pieuse fille, qui logeoit au fauxbourg Saint-Eutrope, pour prendre congé d'elle et de toute sa respectable famille, je fus on ne peut plus agréablement surpris d'y trouver la plus nombreuse assemblée de fideles que j'eusse vu depuis près de trois ans. Elle étoit composée d'un grand nombre d'honnêtes artisans du fauxbourg, tant hommes que femmes, qui s'étoient réunis, à l'issue de leurs travaux, pour honorer la mémoire

de souffrir pour la foi, saintes épouses de Jésus-Christ, qui vous donnez à double titre le doux nom de sœurs, et en qui trois cœurs différens ne semblent faire qu'un seul et même cœur! Pourrois-je oublier la tendre piété dont vous me rendîtes témoin, vos nombreux bienfaits et les soins empressés que vous me prodiguâtes, quand, prêt à quitter votre patrie, j'allai pour la dernière fois immoler la victime sainte dans votre modeste asyle?

Quelque heureux changement qu'il se fut fait dans notre état, il ne laissa pas de périr plusieurs de nos confreres à Saintes, soit des maladies dont ils étoient attaqués avant de sortir de nos galeres, soit de celles qu'ils contracterent dans le trajet de Charente à Saintes; car un grand nombre étoient à pied, ayant la pluie sur le corps et de la boue jusqu'aux chevilles, outre que le passage subit de l'extrême souffrance au bien être, fut sans doute fatal à quelques-uns (1). Quoiqu'il en soit, à

---

du Rédempteur mourant, et assister à l'office de ténebres qui devoit être célébré par un de mes confreres de déportation, lequel venoit, ainsi que moi, d'obtenir sa liberté. C'étoit une très-vaste chambre haute qui servoit d'oratoire. Ces bonnes gens, qui ne devoient pas être fort riches, n'étant que de simples tisserands, n'avoient rien épargné pour la décorer. On y voyoit jusqu'à un grand candelabre ou chandelier triangulaire, orné de quinze cierges, tel qu'on eut pu l'avoir dans une église bien pourvue de tous les objets nécessaires au culte. La presse étoit grande, et cependant le recueillement profond. Jamais je ne fus si édifié!

(1) Il ne le fut pas pour moi, j'avois prévu le danger; mais il produisit sur moi un effet auquel je ne m'attendois pas, et qui paroîtra sans doute extraordinaire à quelques personnes, comme il me le parut à moi-même. On avoit mis dans chacune de nos cellules de paille fraiche pour deux personnes. La premiere nuit, je n'eus pas d'autre lit; n'importe, il y avoit long-temps que je n'en avois eu un aussi mollet! Je dormis parfaitement. La nuit suivante, je couchai sur un matelas, et ne reposai pas à beaucoup près aussi bien. Cette nuit, et les trois ou quatre qui suivirent, je ressentis un violent mal de reins, qui alla jusqu'à me faire balancer si je ne quitterois pas mon matelas pour reprendre ma paille. Surpris d'un effet si insolite, et en apparence si peu naturel, j'en parlai, par forme de conversation, au médecin de la maison. Il ne fit que rire de mon étonnement, et m'assura que le temps remédieroit à tout. Je ne tardai pas à l'éprouver. Au bout d'une semaine ou deux, il m'en eut autant coûté de coucher de nou-

cette époque, il avoit péri au-delà des trois quarts d'entre nous dans l'espace d'environ onze mois.

Mais si telle a été la proportion des morts sur la totalité des prêtres déportés à Rochefort, cette proportion a été bien plus effrayante relativement à ceux de certains départemens. Il en est tel qui avoit fourni au-delà de quatre-vingt prêtres déportés, et qui n'en a vu revenir dans leurs foyers que sept à huit. Il paroît que ceux des pays froids ont été les plus maltraités par les maladies, comme étant accoutumés à respirer un air plus vif et plus pur.

Telle est l'histoire abrégée et imparfaite de nos souffrances. Je m'abstiens de tout commentaire. Chacun, en lisant cet ouvrage, fera les réflexions qui s'offriront naturellement à son esprit; car je le crois propre à en faire naître quelques-unes. Je me permettrai cependant une observation qui doit, ce me semble, frapper tous les bons esprits. C'est que les maux excessifs que nous avons soufferts, *bien volontairement*, puisqu'il ne tenoit qu'à nous de les éviter, en nous prêtant, comme tant d'autres, à tout ce qu'on exigeoit de nous, sont au moins un fort préjugé en faveur de nos opinions religieuses, comme aussi de l'indispensable nécessité de sacrifier ce qu'on a de plus cher au monde, et sa vie même au maintien de sa croyance; car on ne fait pas de sacrifices aussi douloureux que les nôtres, si ce n'est pour des vérités bien connues. Hélas! comment les feroit-on pour l'erreur? On a tant de peine à s'y résoudre alors même qu'on voit le plus clairement la vérité!... Ne faudroit-il pas être tout-à-fait insensé? Or, supposer un si grand nombre d'insensés, qui s'accordent à avoir exactement la même façon de penser et d'agir; supposer quatre cent insensés tous attaqués du même genre de folie, d'un genre de folie qui est assurément le moins commun et le moins contagieux de tous, celui qui consiste à se laisser mettre à mort, plutôt que de démordre en un seul point de sa croyance, ou de feindre seulement en cette matiere;

---

veau sur le plancher, que je souffrois pour lors à le faire sur un matelas. Je compris que cette douleur inattendue que j'avois éprouvée, provenoit de l'affaissement de ma nouvelle couche, qui, en fléchissant sous moi, faisoit nécessairement fléchir mes reins accoutumés à porter sur un corps plus solide.

287

c'est être soi-même, si ce n'est le plus grand des insensés, du moins bien peu raisonnable ou de bien mauvaise foi.

Le célebre Pascal disoit qu'il aimoit des témoins qui se font égorger. Ne pourroit-on pas dire avec quelque proportion, après avoir lu cette Relation, que des ministres de l'évangile, qui se sont fait déporter pour la doctrine qu'ils annoncent, méritent quelque croyance?

Hæc omnia venerunt super nos, nec obliti sumus te, et inique non egimus in testamento tuo.

Tous ces maux sont venus fondre sur nous; et cependant (ô mon Dieu! soutenus de votre grace puissante) nous ne vous avons point oublié, et nous n'avons point commis d'iniquité contre votre sainte loi. *Ps.* 43, *v.* 18.

FIN.